





17
18
19

20
21



RELATION
DE LA RIVIERE
DES AMAZONES
TRADVITE

Par feu M^r de Gomberville de
l'Academie Françoise.

Sur l'Original Espagnol du P. Christophe d'Acuña Jesuite.

*Avec une Dissertation sur la Riviere
des Amazones pour servir
de Preface.*

TOME II.



A PARIS,

Chez la Veuve LOUIS BILLAINE , au
Second Pillier de la grand'Sale du Palais,
au grand Cesar

M. D C. L X X X I I .

Avec Privilege du Roy.



Extrait du Privilege du Roy.

Par grace & Privilege de sa Majesté, donné à S. Germain en Laye le sixième Juin 1681, signé D'ALENCE', & sellé du grand Sceau de cire jaune. Il est permis à Claude Barbin Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer un Livre intitulé *Les Voyages de la Riviere des Amazones & Texeira*, pendant le temps de six années, avec deffense à tous autres de l'imprimer, vendre ny debirer sans le consentement de l'Exposant ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de trois mil livres d'amande, de confiscation des Exemplaires con-

trefaits, de tous dépens dom-
mages & interests, ainsi qu'il
est contenu plus au long con-
tenu dans ledit Privilege.

*Registre sur le Livre de la Com-
munauté des Libraires & Imprimeurs
de Paris. Signé ANGOT, Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la pre-
miere fois le quinze Juillet 1682.



RELATION
DE LA GRANDE
RIVIERE
DES AMAZONES
dans le nouveau Monde.

Contenant toutes les particularitez du Voyage que le Pere Christophe d'Acugna de la Compagnie de Jesus fit en l'année 1639, par le commandement du Roy d'Espagne Philippe IV.

I. Part.

A

tirée de l'Espagnol du
mesme Pere d'Acugna,
& augmentée de plu-
sieurs Relations qui don-
nent de l'éclaircissement
à la sienne.

CHAPITRE I.

*En quel Païs est la Riviere
des Amazones, sa reputa-
tion, & les premieres con-
noissances qui en furent
données aux Espagnols,*



ES Espagnols ne fu-
rent pas plutôt les
maîtres de cette par-
tie de l'Amerique qu'on ap-

RBC
NcU

pelle aujourd'huy le Perou, qu'ils desirerent ardemment de pouvoir découvrir cette grande Riviere des Amazones, que quelques mauvais Geographes ont nommée par une erreur commune la Riviere de Maragnon. Ils étoient attirez à cette recherche non seulement par le recit qu'on leur faisoit de la fertilité des terres & de la richesse des peuples qui sont le long de cette fameuse Riviere, mais aussi pour s'estre persuadez par des raisonnemens assez justes, qu'elle prenoit son cours de l'Orient à l'Occident, & que recevant toutes les Rivieres qui descendent des montagnes du Pe-

A ij

4 LA RIVIERE

rou , elle estoit comme un canal par lequel on pouvoit passer de la mer du Sud à celle du Nord. Sur ces conjectures quelques particuliers s'engagerent à la découverte de ce Fleuve , mais ils la firent vainement ; d'autres tenterent la mesme chose & n'y réussirent pas mieux. Enfin l'année mil cinq cens trente-neuf Gonzalles Pizarre ayant été fait Gouverneur de la Province de Quito par le Marquis François Pizarre son frere Gouverneur du Perou , il se mit en équipage pour aller à son Gouvernement , & de là passer à la conquête d'un Païs que les habitans appelloient le païs de la Ca-

nelle. Il mit sur pied deux cens fantassins & cent cavaliers à ses dépens , & de ses associez , & y fit dépense de plus de cinquante mil Castillans d'or. Estant arrivé à Quito il fit faire les provisions nécessaires pour son voyage, prit grand nombre d'Indiens de service pour porter la somme , & partit les derniers jours du mois de Decembre de l'année mil cinq cens trente-neuf avec quatre cens Espagnols , & quatre mil Indiens , & fit mener pour la nourriture de son Camp , quatre mil moutons , vaches , & cochons ; il prit son chemin droit au Nord , & entra dans le païs

A iij

Le Castillan
vaut qua-
torze Rea-
les & seize
deniers ,
Trois livres
dix sols de
nôtre Mon-
noye.

6 LA RIVIERE

des Quixos où finissoient les conquestes des Yncas du Perou. Cette Province a d'é-tenduë quarante lieuës de long & vingt de large, & é-toit habitée d'un peuple qui n'avoit point l'usage de se loger ensemble par villages ou bourgades comme ceux du Perou ; mais qui vivoit écarté l'un de l'autre, & comme répandu dans le Païs.



CHAPITRE II.

*La Route que prit Gonzalles
Pizarre en sortant de
Quito, & les difficultez
qu'il rencontra dans
son Voyage.*

LA marche de nos Conquerans fut retardée non seulement par les efforts des gens du Païs qui leur en voulurent disputer l'entrée, mais encore par les pluies continues ; & par des tremblemens de terre si violents que plusieurs maisons en furent renversées, des abysses s'ou-

A. iiiij

virent devant eux avec des tempestes & des tonnerres si effroyables, que tout autre que Gonzalles Pizarre auroit abandonné une entreprise à laquelle il sembloit que le Ciel & la Terre s'opposoient. Nos Avanturiers ne laisserent pas de marcher malgré un si mauvais temps, & traverserent la Province des Quixos jusqu'au pied de certaines hautes montagnes toutes couvertes de neiges , qui font une partie de celles qui sont nommées par les Espagnols les Cordelieres , & qui bornent la Province des Quixos du costé du Nord Bien que les pluyes ne finissent point , ils resoluren

neanmoins de passer la montagne ; ils n'étoient pas encore bien avancez quand la pluye se changea en une neige si épaisse & si froide que plusieurs des Indiens en moururent. Les Espagnols auraient peut-être couru tous la mesme fortune s'ils eussent continué leur marche comme ils l'avoient commancée, ils jugerent bien que la diligence seule estoit capable de les sauver de la rigueur du froid. Pour cet effet ils abandonnerent ces grands troupeaux qu'ils avoient avec eux, & se déchargerent même du reste de leurs vivres, & de leur bagage , jugeant bien qu'ils en trouveroient

assez de l'autre côté des montagnes. Quand ils les eurent traversées ils entrerent dans une vallée qui estoit nommée de Zumaque. Elle est à cent lieuë de Quito , au rapport des bons Geographes , ils y trouverent abondance de vivres & de rafraîchissemens ; & y demeurèrent deux mois pour connoistre le païs , & voir s'il n'y avoit rien à faire. Mais ces lieux ne contentant point les grandes esperances qu'ils avoient conceu de leur voyage, Pizarre partit de Zumaque avec soixante bons soldats pour découvrir le païs de la Cannelle ; en poursuivant la route qu'il avoit prise du côté du Nord , il trouva

le chemin si rude & si montagneux qu'il fut constraint de changer de chemin ; il tourna droit à l'Orient , & aprés avoir cheminé quelques jours il entra dans ce païs fameux qui estoit appellé de la Cannelle par les habitans , à cause de certains arbres grands comme des oliviers qui estoient nommez ainsi dans le païs.



CHAPITRE III.

*Les Païs que Gonzalles
Pizarre découvrit, qui
sont près de la Riviere
des Amazones.*

HERRERA Historien Espagnol dit que Pizarre exerça les dernières cruautes contre les habitans de ces quartiers, jusqu'à faire manger des hommes tous en vie à ses chiens. Cela mit tout le pays en armes contre luy, il fut obligé de camper comme en pays ennemy; & peut s'en falut que toutes ses

cruautez & toutes les rages qui le prenoient de ne pouvoir trouver ce qu'il cherchoit , ne fussent tout d'un coup satisfaites, il estoit campé sur le bord d'une riviere qui crût tellement pendant une nuit , que sans les sentinelles qui s'apperceurent que l'eauë les gagnoit, ils auroient tous esté noyez. Ils se sauverent bien vite vers les cabanes des sauvages; & Pizarre resolut de retourner à Zumaque , ne sachant où aller , il sortit de là avec tout son monde , & après quatre lieuës de marche il rencontra un gros village nommé Ampua , où commandoit un Cacique & un grand nombre d'habitans

qui tous les armes à la main attendoient leur ennemy : Pizarre trouva un autre & bien plus grand obstacle à son retour que ce Cacique & toutes ses troupes , c'étoit une Riviere si grosse & si profonde, qu'il n'y avoit pas lieu de se hazarder à la passer à nage. Il ne trouva point de meilleur expedient que de faire treves avec ces Habitans, & de leur demander des Canoos, qui sont des nacelles pour passer cette Riviere. Le Cacique receut fort honnestement cette proposition, leur en offrit & leur en donna ce qu'ils voulurent , & Pizarre le paya de quantité de petites mercerises d'Espagne.

Ce Cacique bien averty du mauvais traitement que ses voisins avoient receu des Espagnols, ne songea qu'à les éloigner de luy : Et pour se tirer du peril qu'il y avoit à arrêter de si méchants hostes, il leur fit accroire qu'il y avoit de grandes richesses parmy les peuples qui habitoient cette Riviere à quelques journées plus bas. Pizarre luy témoigna par ses actions & par la bouche de ses guides le gré qu'il luy scavoit de sa courtoisie ; neanmoins ne voyant aucune apparence de ces richesses, il revint à Zumaque fort mal satisfait de son voyage. Cependant il avoit trop de cœur pour retourner à

Quito comme il en estoit party ; il voulut donc entreprendre quelque chose d'éclatant, & par la découverte de quelque autre Perou , se rendre aussi considerable que le Marquis de Pizarre son frere ainé. Il s'ouvrit à François Oreillane Gentilhomme de Truxillo en Espagne , qui l'étoit venu joindre en la vallée de Zumaque avec cinquante bons hommes de cheval, il trouva son dessein fort appuyé ; & bien que la saison des pluyes ne fût pas encore passée , cela n'empêcha pas qu'il ne se mit en chemin , il laissa sa petite armée à Zumaque , & ayant pris cent bons soldats & quelques Indiens

diens pour guides & pour la charge, il marcha droit au Levant.



CHAPITRE IV.

*Les premières nouvelles qui
luy furent données de cette
fameuse Riviere, & de la
richesse des peuples qui ha-
bitent les bords.*

L'Ignorance ou la malice
de ses guides l'engagea
dans un Païs tout de mon-
tagnes, de forests & de tor-
rents. Il luy falut faire faire
des chemins où il n'y en avoit
jamais eu ; s'ouvrir des passa-
ges dans les bois à force de
bras & de haches ; enfin il
penetra jusqu'à la Province

de Coca aprés plusieurs jours de marche. Le Cacique de la Province vint au devant de luy & luy offrit tous les rafraîchissemens du païs. Gonzalles se promit beaucoup de ce bon accueil, & par le moyen de ses guides il entra en conversation avec le Cacique. Il sceut de luy que le païs par où il avoit passé pour venir, tout plein de montagnes, de forests, & de torrents, estoit le seul passage qu'il avoit pû prendre. Qu'il n'y avoit que d'extrêmes difficultez à le traverser; mais que s'il vouloit prendre le party de s'embarquer sur la Riviere qu'il voyoit devant luy, ou la sui-

B ij

vre par terre , il devoit s'assurer qu'il rencontreroit aux bords d'une Riviere beaucoup plus grande que la sienne des terres abondantes en toutes choses , & des peuples couverts de plaques d'or . Il n'en falut pas dire davantage à Gonzalles Pizarre pour le porter à tout entreprendre ; il envoya deux de ses guides à Zumaque avec ordre à ses Officiers de le venir joindre . Ils marcherent aussi tost & surmontant toutes les difficultez des chemins , ils arriverent bien fatiguez au Bourg de Coca . Gonzalles Pizarre les laissa reposer quelques jours & ensuite les fit mettre en bataille

devant le Cacique qui en fut épouvanté. Il épuisa toute sa Province de vivres pour en faire présent à Gonzalles; & par cette magnificence le chasser honnêtement de chez luy. Son hoste en avoit encore plus d'impatience qu'e luy, & dés le lendemain ayant fait filer ses troupes le long de la Riviere, il prit congé du Cacique par une belle épée qu'il luy donna, il fut se mettre à la teste de sa Cavalerie, & suivit agreablement le cours de la Riviere. Le beau chemin ne dura pas long-temps. Il falut traverser des ruisseaux à nage ; monter & descendre des inégalitez de terrain &

marcher quarante-trois jours
sans trouver aucuns vivres
pour ses troupes , ny guez
ny canoos pour passer la
Riviere.



CHAPITRE V.

La découverte que fit Gonzalles Pizarre de la Riviere de Coca , & comment Oreillane voguant sur cette Riviere de l'ordre de Gonzalles entra dans celle des Amazones.

UNE si longue marche ayant infiniment fatigué nos voyageurs , ils furent arrestez par un spectacle bien surprenant , la Riviere pressée par deux rochers qui étoient

à son passage à droit & à gauche , distans l'un de l'autre de vingt pieds seulement ; & les eauës sortant de ce détroit se precipiter dans une vallée & faire un saut de deux cens brasses , ce fut là que Gonzalles Pizarre fit faire ce Pont fameux tant vanté par les Historiens d'Espagne sur lequel il passa avec ses troupes. Mais le chemin ne se trouvant pas meilleur de l'autre costé & les vivres leur devenant plus rares de jour en jour, Gonzalles resolut de faire faire un Brigantin pour mettre sur la Riviere les malades , les vivres , les hardes , & cent mil livres d'or qu'ils avoient gagné. La difficulté

ne

ne fut pas petite ; mais elle fut surmontée par le travail & par la nécessité, le Brigantin achevé Gonzalles y fit embarquer tout ce qui empeschoit sa marche , & en donna le commandement à François Oreillane avec 50. soldats , & luy ordonna expressément de ne point s'éloigner de luy , & de se rendre tous les jours au logement. Il observa cet ordre exactement jusqu'à ce que son General voyant tout son monde fort pressé de la faim , luy commanda d'aller chercher des vivres & des habitations où ses gens pussent se rafraîchir. Si-tost qu'Oreillane eut cet ordre ,

I. Part.

C

il gagna le milieu de la Riviere , & la rapidité de l'eau l'emportant autant qu'il vouloit , il fit plus de cent lieües en trois jours sans voiles ny rames : Il entra avec le courant de Coca dans une autre Riviere bien plus vaste , mais bien moins rapide qu'elle ; il la considera tout un jour , & voyant que plus il descendoit , plus la Riviere s'élargissoit ; il ne douta plus qu'il ne fust sur cette grande Riviere , qui avoit déjà esté tant de fois & si inutilement cherchée. La joye qu'il eut d'une si heureuse fortune le transporta jusqu'à s'oublier soy-mesme ; il ne songea plus qu'à jouir

de son bonheur , & mettant
sous les pieds , devoir , ser-
ment , fidelité & gratitude ,
il n'eut plus d'autre but qu'à
faire reüssir l'entreprise qu'il
meditoit.



CHAPITRE VI.

Oreillane esperant une fortune extraordinaire de la découverte de cette Riviere, en voulut avoir la gloire tout seul, quitta son General & se fit nommer Chef de cette entreprise.

POUR cet effet Oreillane fit entendre à ses compagnons, que le pays où ils estoient arrivez n'estoit point celuy qui luy avoit été

(2)

marqué par son General ; qu'il n'y avoit point cette abondance de vivres , que le Cacique luy avoit dit qu'il trouveroit à la jonction des deux rivieres ; qu'il falloit assurément voguer plus loin , & chercher ce pays si bon & si fertile , où ils pourroient charger leurs vaisseaux de vivres ; & que de plus ils voyoient tous apparemment qu'il n'y avoir pas lieu de remonter ce fleuve qu'ils avoient descendu en trois jours ; & qu'il ne croyoit pas pouvoir remonter cette même route qu'ils avoient tenuë en une année entiere ; qu'il y avoit bien plus de lieu de l'attendre sur cette Riviere.

C iij

re nouvelle , & cependant qu'il falloit aller chercher des provisions. Cachant son dessein , il fit hausser les voiles , & s'abandonnant au vent , à sa fortune , & à sa resolution , il ne songea qu'à suivre la riviere , & la découvrir jusqu'à la Mer : Ses compagnons eurent de l'ombrage de la maniere dont il exécutoit le dessein qu'il leur avoit proposé. Ils se sentoient obligez de luy dire qu'il oultre passoit les ordres de son General , & que dans l'extrême besoin où il estoit de vivres , il falloit aller à luy avec si peu que l'on en pourroit trouver , & qu'il donnoit assez à connoistre

qu'il avoit quelque mauvaise pretention , parce qu'il avoit manqué de laisser deux Canoos au bord des deux ruisseaux qui luy avoient esté marquez par son General , pour luy servir à passer son armée. Ces remontrances lui furent faites principalement par un Religieux Dominicain nommé frere Gaspard de Carvajal. , & par un jeune Gentil-homme de Badajos en Espagne appellé Fernand Sanches de Vargas. La cōsideration de ces deux personnages fit deux partis dans ce petit vaisseau , & les choses ne seroient pas passées sans en venir aux mains de part & d'autre , si François d'O-

reillane , oposant la dissimulation à la reconnoissance , n'eut par de belles protestations , & par de fortes promesses appaisé ce desordre . Par le moyen des amis qu'il avoit dans le vaisseau il gagna la plûpart des soldats , qui n'estoient pas pour luy , & voyant les deux Chefs du party presque seuls , il fit prendre Fernand Sanches de Vargas & le fit mettre à terre , le laissant seul sans vivres & sans armes dans un effroyable desert , fermé d'un costé par de hautes montagnes , & de l'autre par la Riviere : Pour le Religieux il eut la prudence de ne le traitter pas si mal .

neanmoins il luy fit connoître par ses paroles qu'il n'eut pas à penetrer davantage dans les pretentions de son Officier à moins que d'en vouloir recevoir un rigoureux châtiment : Cela fait il continua sa navigation , & le jour d'aprés voulant connoistre s'il pouvoit s'asseurer de tous ceux qui estoient avec luy pour le succez de fes resolutions , il leur fit entendre qu'il aspiroit à une bien plus haute fortune , que celle qui luy pouvoit arriver de bien servir Gouzalles Pizarre ; qu'il ne devoit rien à Gouzalles Pizarre ; qu'il se devoit tout à soy-même & à son Roy ; & que sa fortune

l'ayant mené comme par la main à la plus belle , & à la plus désirée découverte qui se fut jamais faite aux Indes, qui estoit la grande Rivière sur laquelle ils voguoient , qui sortant du Perou , & coulant d'Occident en Orient , estoit le plus beau canal du nouveau monde , pour passer de la Mer du Nord à celle du Sud ; qu'il ne pouvoit sans les trahir tous , sans leur ravir les fruits de leur voyage & de leur diligence faire part à d'autres d'un bien que le Ciel n'avoit réservé que pour eux. Que pour luy son dessein estoit d'aller en Espagne demander à sa Majesté Catholique le

Gouvernement de ce grand pays , qui regne le long de cette belle Riviere; qu'il leur promettoit à tous des Gouvernemens de Places , de Villes , & autres recompenses proportionnées à leur valeur & à leur generosité ; qu'ils le suivissent seulement , qu'ils le connoissoient bien ; qu'il estoit bien capable du poste qu'il alloit demander à son Roy , & qui luy estoit assurément deu comme à celuy qui avoit découvert le pays. Que pour le serment qu'il avoit fait à Pizarre , il s'en dégageoit ; qu'il ne vouloit plus estre commandé de luy ; qu'il renonçoit au pouvoir qu'il en avoit receu , &

ne vouloit plus d'autre au-
torité, ny d'autre comman-
dement que celuy qu'il leur
demandoit, & qu'ils luy don-
neroient en le nommant
Chef de par le Roy leur
Maître , de la découverte
de cette grande Riviere.



CHAPITRE VII.

Oreillane donna son nom à cette Riviere, & comment ce nom qu'il luy avoit donné fut changé par une fable qu'il composa luy-même pour rendre sa découverte plus fameuse.

SA Harangue fut suivie d'un consentement général de le faire Chef de son entreprise. Il commença par donner son nom à cette grande Riviere, & non content de

connoître le cours de cette fameuse Riviere, il voulut découvrir le pays. Il mit pied à terre pour avoir des vivres, & connoître des Habitans : Mais il trouva des gens qui sçavoient défendre leur pain, & eut plusieurs combats avec les naturels du pays, qui luy montrerent qu'ils avoient du cœur; & même ces Peuples étoient si courageux & animez pour la deffense de leurs terres, que les femmes se mêloient parmy les hommes & les secondeoient admirablement dans les combats, soit à tirer leurs fléches, soit à faire ferme avec eux. C'est ce qui donna sujet à Oreillane, pour rendre sa décou-

verte plus considerable & plus glorieuse , de dire qu'il estoit entré dans un pays de grande étendue le long de cette Riviere, qui estoit gouvernée par des Amazones, ou femmes qui n'avoient point de maris , qui exterminoient tous leurs mâles , & se rendoient en corps d'armée aux frontieres de leurs voisins en certain tems de l'année pour y choisir des amants , & empescher la fin d'une Nation si extraordinaire: Et c'est ce qui a fait que depuis cette riviere qu'il nomma de son nom, fut depuis nommée la Riviere des Amazones. Cependant Oreillane poursuivit sa route avec bien du succez ,

plus il avançoit, & plus toutes choses s'accordoient à faire réussir sa desobeissance. Il trouva en descendant d'autres Peuples bien moins guerriers, ou moins sauvages que les precedans : Ils le receurent avec grande courtoisie, & admirant tout ce qu'ils faisoient, & tout ce qu'ils avoient, soit les habilemens, soit la personne, leurs armes, leur vaisseau, & tout le reste ; ils les considererent comme des hommes extraordinaires, ils voulurent faire un traité d'amitié avec eux, & leur donnerent tout autant de vivres qu'ils en pourront souhaiter.

CHAPITRE VIII.

Oreillane sortit de cette Riviere par un bras qui se va rendre dans la Mer , proche d'un Cap qu'on appelle aujourd huy le Cap du Nord. Son voyage en Espagne pour demander au Roy la Conqueste & le Gouvernement. Son retour malheureux ; & sa fin digne de son infidelite.

ORÉILLANE se trouvant dans un poste si favorable pour ses desseins s'y arrêta

I Part.

D

quelque temps , y fit faire un autre Brigantin plus grand que le premier , à cause qu'ils y estoient trop pressez. Il demeura tout le temps qu'il falloit pour bien reconnoître ce pays , & ayant dit adieu à des hôtes si humains , il fit hausser les voiles. Après quelques jours de navigation , il vint heureusement aux endroits où cette Riviere entre dans la Mer , il y entra avec elle ; & marquant les lieux qu'il luy estoit nécessaire d'observer pour le retour , il cotoya un Cap qu'on appelle aujourd'huy le Cap de Nord , qui est à deux cens lieues de l'Isle de la Trinité ,

& vogua droit à cette Isle. Oreillane achetta là un vaisseau dans lequel il passa en Espagne , & fut trouver l'Empereur Charles Quint à Vailladolid. Il le trompa si agreeablement par le recit de ses avantures , & par la grandeur de ses promesses , qu'il en obtint trois vaisseaux pour retourner d'où il venoit , y bâtir des Forts , faire des habitations aux endroits qu'il trouveroit les plus commodes , & prendre possession du pays au nom de ce Prince. Ses expéditions furent bien tost données , mais l'execution en fut bien lente. Oreillane fut plus de sept ans à la Cour

d'Espagne sans pouvoir se mettre en estat de partir. Sur la fin de mil cinq cens quarante neuf il s'embarqua avec tout son monde ; mais il n'estoit qu'à la hauteur des Canaries , quand un mal contagieux passant d'un de ses vaisseaux dans les autres , tua une partie de ses soldats , une autre partie en fut emportée peu de temps après , quoy qu'il ne fût encore qu'au Cap Verd , & qu'on luy conseillât de retourner en Espagne. Il eut assez de temerité pour continuer sa route , & pour se promettre qu'il verroit encore la Riviere des Amazones : Il la vit en effet , & vint avec ses vais-

seaux jusqu'à son embouchure ; mais voyant que les hommes luy manquoient, il fit passer sur le sien tout ce qui en restoit , & abandonna les deux autres. Le nombre en diminuant de jour en jour, il ne se réserva qu'une grande barque de deux qu'il avoit fait bâtir dans une Isle où il s'estoit arresté , & tenta plusieurs fois d'entrer plus avant dans la Riviere. Il fallut à la fin qu'il cedât à sa fortune qui l'avoit abandonné , & se laissaît aller où elle avoit résolu de le faire perir. Il fut jetté aux côtes de Caracas , & de là à une petite Isle appellée de sainte Marguerite ; il y perdit jusqu'au

46 LA RIVIERE

dernier des siens ; & estant mort luy-mesme de desespoir autant que de maladie , il fit aussi perdre à Charles Quint les hautes esperances qu'il avoit conceuës d'une entreprise si hardie.



CHAPITRE IX.

Cette découverte ainsi commencée en 1540. demeura imparfaite jusqu'en 1560. qu'un Gentil-homme Espagnol appellé Orsua demanda à faire cette découverte au Vice-Roy du Perou. Son armement, & le commencement de de son voyage, & partant de Quito.

LE mauvais succès du voyage d'Oreillane re-

froidit fort la passion qu'avoient les Espagnols pour la découverte de la Riviere des Amazones. Elle fut tout à fait éteinte par la longueur des guerres civiles du Perou. Le Marquis de Caguete en étant Vice-Roy , un Gentilhomme de Navarre appellé Pierre de Orsua , qui avoit toujours eu des pésées dignes de son grand courage , tourna les yeux sur nôtre grande Riviere , & crut qu'il seroit plus heureux qu'Oreillane. Il se presenta donc au Vice-Roy , & luy proposa son dessein. Le Vice Roy qui connoissoit son merite , louia sa resolution , & se persuada que si une chose aussi difficile

le devoit réussir, ce seroit par la conduite d'un si brave & si sage Cavalier. En même temps il fit expedier les pouvoirs dont Orsua avoit besoin, & publier son entreprise pat tout le Royaume. Toute la Noblesse vint s'offrir à Orsua, & comme il étoit dans l'estime de tout le monde, il n'y eut si vieux soldat qui n'abandonnât sa retraite avec plaisir pour servir soûs un si digne General. Orsua ne fut en peine qu'à remercier tant de personnes qu'il ne pouvoit mener avec luy. Il choisit tout ce qu'il y avoit de meilleur parmy tant de gens de service, & pour pousser heureusement une

I. Part.

E

Conqueste si fameuse , il fit toutes les provisions qu'il crut nécessaires pour la guerre & pour la bouche ; à quoy tous les Seigneurs & tous les habitans des Villes contribuèrent avec beaucoup de bonne volonté & de largesse , pour estre persuadez que Pedro d'Orsua avoit des qualitez qui meritoient bien qu'on l'obligeât . Il partit de Cusco en mil cinq cens soixante avec les acclamations de toute la Ville , & les souhaits d'un heureux voyage . Il estoit accompagné de plus de sept cens soldats d'élite avec quantité de fort bons chevaux . Comme Orsua scavoit bien la Carte

DES AMAZONES. 51

du Perou , & avoit long-
temps medité son voyage , il
marcha droit à la Province
de Mosilones , pour rencon-
trer le premier fleuve Moya-
bamba , par lequel il estoit
seur d'entrer dans celuy des
Amazones.



CHAPITRE X.

La fin tragique de Pierre d'Orsua par la revolte de deux de ses Officiers, devenus amoureux de la femme de leur General.

La fin encore plus tragique de ces deux Rebelles l'un après l'autre ; Et la cruauté du dernier contre sa propre fille.

VRAY-semblablement une entreprise si sage-
ment meditée, & si univer-

sellement approuvée devoit avoir un heureux succez. Cependant il n'y en eut jamais de si malheureuse. Orsua avoit mené avec luy un Dom Fernand de Gusman jeune homme qui estoit venu depuis peu d'Espagne, & un autre plus âgé nommé Lopez Daguirre Biscain, homme de petite taille & de mauvaise mine, qu'il avoit fait son Enseigne. Ces deux malheureux estant devenus amoureux de la femme de leur General, nommée Agnes, & qui avoit accompagné son mary en tous ses voyages; & voyant l'occasion si favorable de contenter leur amour & leur am-

bition , firent revolter les Trouppes d'Orsua contre luy & l'assassinerent. Aprés une action si tragique , les traîtres qui l'avoient commise , & qui estoient bien sept ou huit tous d'intelligence , élurent Dom Fernand de Gusman pour leur Roy , qui eut l'ame assez vaine pour recevoir un titre qui luy convenoit si peu. Il n'en joüit guere aussi ; car ceux là mêmes qui luy avoient donné la qualité de Roy , luy donnerent aussi le coup de la mort , Daguirre luy succeda. Il se fit luy-même Roy nonobstant les remontrances des autres ; & se nommant luy-mesme le rebelle & le traître , il fit en-

tendre à tous ceux qu'il avoit gagnez qu'il vouloit se rendre le Maître de la Guiane, du Perou, & du nouveau Royaume de Grenade, & leur promit toutes les richesses de ces grands Royaumes. Son Regne fut si sanglant & si barbare qu'il n'y a jamais eu de tirannie semblable. Les Espagnols aussi l'appellent encore aujourd'huy le Tiran. Cependant il emmena toute la flotte d'Orsua, & descendit sur la Riviere de Coca dans l'Amazone, espérant de gagner l'un de ces Royaumes, & d'y faire de grand progrez : mais étant entré dans l'Amazone, il n'en put vaincre le courant.

E iiiij

Il fut constraint de se laisser aller jusqu'à l'embouchure d'une riviere qui est à plus de mille lieües du lieu où il s'étoit embarqué , & fut porté dans ce grand Canal qui va au Cap de Nord , & c'étoit le même chemin qu'avoit pris Oreillane. En sortant de la riviere des Amazones il vint à l'Isle de la Marguerite , qu'on appelle encore aujourd'huy le Port du Tiran ; il y tua Dom Irean de Villa Andrade Gouverneur de l'Isle , & son pere Dom Joan Sermiento. Après leur mort avec le secours d'un nommé Jean Burq , il se rendit Maître de l'Isle , il la pilla entièrement , & y fit des inhumar-

nitez inouïes , il y tua tout ce qui luy résista , & de là passa à Cumana où il exerça les mêmes cruautés : De là il desola toutes des côtes qui portent le nom de Caracas , avec toutes les Provinces qui sont le long des rivières de Venezuela & de Baccho. Il passa en suite à sainte Marthe où il tua tout , & entra dans le nouveau Royaume de Grenade , pour passer de là par Quito dans le Perou. Dans ce Royaume il fut forcé de donner un combat , où il fut défaite à plate couture , & contraint de s'enfuir : Mais tous les chemins luy étant fermes , il vit bien qu'il fal-

loit perir ; & pour commencer il se porta à une barbarie qui n'a jamais eu d'exemple.

Une fille qu'il avoit euë de Mendoza sa femme l'avoit suivy dans son voyage. Il l'aimoit tendrement ; ma fille , luy dit il , il faut que je te tuë. J'avois dessein de te mettre sur le Trône ; mais puisque la fortune s'y oppose , je ne veux pas que tu vives pour souffrir la honte que tu aurois de devenir esclave de mes ennemis , & d'estre appellée la fille d'un Tirant & d'un Traître. Meurs , ma fille , meurs de la main de ton pere , si tu n'as pas le cœur de mourir de la tienne. Elle surprise

de ce discours , luy demanda au moins du temps pour se disposer à la mort , & demander pardon à Dieu. Ce qu'il luy accorda ; mais ses prières estant trop longues à son gré , tout à genoux qu'elle étoit il luy tira un coup de carabine au travers du corps ; mais ne l'ayant pas tuée du coup , il luy donna de son poignard dans le cœur. La fille en tombant de ce dernier coup : Hâ mon pere , luy dit-elle , c'est assez !

Peu après sa mort il fut pris , mené prisonnier à l'Isle de la Trinité , où il avoit beaucoup de bien. Son procès luy fut fait , & condamné à estre écartellé. Il fut exé-

60 LA RIVIERE

cuté publiquement , & ses
maisons rasées , & les places
semées de sel comme on les
voit encore aujourd'huy.



CHAPITRE XI.

Cette découverte a demeuré par ces tristes evenemens ainsi sans estre plus avancée , depuis 1560. jusqu'en 1606. que deux Peres Iesuites se hazarderent d'aller prescher l'Evangile le long de cette Riviere , & y furent martirisez. Plusieurs autres entreprises formées depuis par de grands personnages sans succez.

LA fin malheureuse de ces deux entreprises é-

teignit si fort les desirs de cette découverte, que le dernier siecle s'est passé sans avoir eu une plus grande connoissance de la riviere des Amazones. Nôtre siecle a esté plus heureux, & on a vû de nos jours ce grand dessein parfaitement executé. En mil six cens six, & mil six cens sept, des Peres de la Compagnie de J E s u s , poussiez du seul desir de la conversion des Sauvages , sortirent de Quito & penetrerent jusques dans la Province des Cofanes , qui habitent les lieux où sont les sources de la riviere de Coca. Ces bons Peres voulurent commencer par ces Peuples la publica-

tion de l'Evangile : Mais l'heure n'estoit pas encore venue qu'ils devoient estre appelez à la connoissance de Dieu ; & ils trouverent des hommes si cruels , & si incapables d'écouter sa parole , qu'ils tuerent un de ces Peres nommé le Pere Raphaël Ferrier , & mirent les autres en fuite.

En l'année mil six cens vingt & un , sous le Regne de Phillipes IV. Roy d'Espagne , Vincent Delos Reyes de Villalobos Sergent Major , Gouverneur & Capitaine general du pays des Quixos , avoit resolu de tenter cette navigation de la Riviere des Amazones : Mais

ayant receu l'ordre de quitter son Gouvernement , il fut forcé de ne plus penser à ce voyage. Alonze Miranda forma le même dessein , fit son équipage , & prit toutes les precautions nécessaires pour surmonter toutes les difficultez de cette entreprise ; mais il n'eut pas plus de succez que les autres , car il mourut sans avoir seulement vû la Riviere des Amazones. Auparavant l'un & l'autre le General Joseph de Villamayor Maldonado Gouverneur des Quixos , poussé du mesme motif de la gloire de Dieu , de la grandeur du Roy son Maître , & du salut de tant d'Infidelles ,

fidelles, avoit consumé tout son bien pour s'établir parmy ces Peuples, qui habitent sur les bords de cette admirable Riviere.



I. Part.

E

CHAPITRE XII.

*Comment le Roy d'Espagne
envoya Commission au
Gouverneur du Brezil
de faire cette découver-
te.*

LES Castillans n'étoient pas les seuls des Conquerans du nouveau monde, qui montroient tant d'ardeur pour se rendre les Maîtres de ces Nations inconnuës. Les Portugais estoient dans la même inquietude; & sçachant qu'ils n'étoient pas fort éloignez de l'embouchure de

la riviere , s'estoient persua-
dez que cette découverte
leur estoit réservée. L'an
mil six cens vingt-six Bonito
Macul alors Gouverneur de
Para , receut commission de
Philippes III. Roy d'Espa-
gne de se mettre en Mer a-
vec de bons vaisseaux pour
entrer dans cette riviere , &
surmonter toutes les difficul-
tez de cette découverte ;
mais il ne put satisfaire aux
ordres de sa Majesté Catho-
lique , car il fut rappelé par
d'autres plus pressans , & ob-
ligé d'aller servir à Phernam-
buc.

En mil six cens trent trois
& mil six cens trente quatre
le Roy d'Espagne , qui avoit

une extraordinaire impatience de voir enfin réussir une entreprise tant de fois & si vainement tentée , envoya des ordres tres-pressans à Francesco Coello Gouverneur & Capitaine general de l'isle de Maragnan , & de la Ville & Forteresse de Para, de faire un armement considerable pour entreprendre avec fruit la découverte de la Riviere des Amazones , & luy marqua dans ses ordres que s'il n'y avoit point d'Officier près de luy sur lequel il se pût reposer de l'execution de cette entreprise , il y allât luy-même en personne , parce qu'il vouloit sçavoir absolument s'il estoit impossible de mon-

tér sur cette Riviere, & d'en
scavoir la source & la lon-
gueur. Carvallo ne put
obeir au Roy son Maître,
parce qu'il ne se crut pas en
état de s'éloigner de son
Gouvernement , ny de par-
tager ses forces en une sai-
son où les Hollandois luy
alloient tomber sur les bras,
& ne perdoient pas une oc-
casion de faire des descentes
dans le Brezil : Mais ce
qu'il ne crut pas à propos
de faire qu'avec beaucoup
d'hommes & de vaisseaux ,
fut heureusement executé
par la fortune de deux fré-
res lais de l'Ordre de saint
François : Voicy comment.

CHAPITRE XIII.

Ce que tant de braves
Hommes n'avoient pu
achever, se trouve fait
par deux freres-lais de
l'Ordre de saint Fran-
çois, en se sauvant des
mains des Indiens.

LA Ville de saint François dans la Province de Quito est une des plus belles de l'Amerique; elle est bâtie sur l'une de ces Montagnes effroyables, que les Espagnols appellent Cordes.

liers & Tierras , à un demy degré Sud de la ligne Equinoxiale. Elle est neanmoins d'une temperature la plus agreable , la plus abondante , & la plus saine de toutes celles du Perou ; & l'on n'y est jamais incommodé de la chaleur. En mil six cens trente cinq , trente six & trente sept , le Capitaine Jean de Palacios s'estant mis en teste de découvrir cette riviere des Amazones , fit un petit armement pour reconnoître & pour peupler plutôt que pour dompter par la force des armes les Peuples de ces Provinces. Plusieurs Religieux de saint François voulurent estre de

la partie pour travailler au salut de ces Barbares , & se promirent d'estre plus heureux que les Peres Jesuites , qui trente ans auparavant avoient tenté la même entreprise , & virent un des leurs apellé le Pere Raphaël Ferrier tué & martyrisé par la main de ces Barbares (comme j'ay dit cy-devant.)

Ils marcherent avec plus de precaution , & après de longues fatigues arriverent à la Province des Indiens aux cheveux longs : Ils trouverent ce pays là fort peuplé , mais n'y pouvant faire aucun établissement pour la dureté des Habitans ; les uns quitterent la partie & rétournerent à Quito ,

to, les autres plus fermes, demeurerent avec le Capitaine Jean de Palacios , & quelque peu de soldats qui luy furent toujours fideles ; mais les ayant presque tous perdus dans ces combats , où il fut tué luy - mesme : Les Religieux se sauverent comme ils pûrent , & les deux Freres-laïs dont j'ay parlé appellez l'un Dominique de Britto , & l'autre André de Tolede , se tirerent adroitem-
ment d'entre les mains de ces Indiens ; & ayant ga-
gné leur barque avec six
soldats qui restoient , ils
s'abandonnerent à la Pro-
vidence , & laisserent aller
leur barque au gré des

I. Part.

G

vents & des courants.

Dieu favorisa tellement leur navigation , qu'après avoir été portez sur cette grande Riviere , de Province en Province , ils prirent heureusement terre à la Ville de Para : Cette Ville est dans le Brezil à quarante lieües de l'emboucheure de la Riviere des Amazones , du côté du midy ; les Portugais en sont les maîtres , & en ont fait une bonne Place , qui est du gouvernement de Maragnon . On interrogea les deux frères laïs & les soldats , de leur longue & admirable navigation ; mais ils estoient tous huit si grossiers , qu'ils n'avoient rien remarqué de particulier ;

ils dirent feulement qu'ils avoient passé par plusieurs Provinces de differents Barbares , qui mangeoient ceux qu'ils prenoient à la guerre. Les deux Cordeliers offrirent de retourner d'où ils venoient , pourveu qu'on donnaist un vaisseau & des hommes pour les conduire , & esperoient de retrouver les mesmes passages des Riuieres, par lesquels ils étoient descendus , & de remonter jusqu'à Quito. On les mena de Para en la Ville de saint Loüis de Maragnon ; Jacques Raimond de Norogna en estoit Gouverneur , & ayant autant de zele pour le service de son Dieu , que

pour celuy de son Roy , il voulut examiner plus particulierement les Freres Cordeliers , que l'on n'avoit fait à Para ; il les interrogea avec tant de patience & de douceur , qu'il les fist parler raisonnablement : Ils luy dirent qu'ils estoient partis du Perou , que leur Monastere estoit dans la Ville de Quito ; qu'ils en estoient sortis avec plusieurs de leurs Freres , pour travailler à la conversion des Sauvages , mais que ces Infideles les avoient voulu manger au lieu de les écouter ; que leur Capitaine estant mort , & leurs Freres en fuite , ils s'estoient jettez avec six soldats dans

une barque qui estoit venue miraculeusement surgir à Para , & qu'ils estoient prests de retourner au Perou s'ils en trouvoient la commodité. Le Gouverneur ayant fait de longues reflexions sur ce rapport crut que Dieu luy offroit une belle occasion de servir sa religion & son pays , & qu'il devoit tant ce que tant d'autres avoient manqué.



CHAPITRE XIV.

*Le Gouverneur du Brezil
sur le rapport de ces deux
Freres Cordeliers entre-
prit la découverte de cette
Riviere. L'armement
qu'il fit pour cela, & la
commission donnée à Don
Pedro de Texeira qui
partit de Para en 1637.*

DO N Pedro de Noro-
gna resolut de faire un
armement pour entrepren-
dre cette découverte & la fit

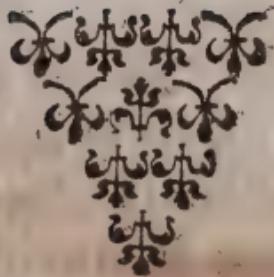
publier par tout , à cette nouvelle plusieurs se présenterent pour servir dans cette occasion ; le Gouverneur retint ceux qu'il jugea les plus propres pour son dessein , & voulant avoir un homme capable de luy rendre un compte exact de tout ce qu'il auroit vu pendant une si longue navigation , il choisit le Capitaine Pierre de Texeira homme de cœur , de conduite , & de probité pour General de la flotte , ce Cavalier receut avec bien de la joye un Commandement qui estoit si conforme à ses intentions , car il a toute sa vie recherché les occasions de servir son Roy au préjudice de

G iiiij

ses interests & au peril de sa vie , aussi a-t'il eû la gloire d'achever l'entreprise la plus difficile & la plus illustre de son temps. Il partit de Para le vingt huitiéme Octobre mil six cens trente sept , avec quarante sept Canoos d'une grandeur raisonnable , on y avoit embarqué outre les munitions de bouche & de guerre , soixante dix soldats Portugais , & douze cens Indiens amis pour ramer & pour combattre qui avec leurs femmes & les garçons de service faisoient deux mil personnes. Ils entrerent dans l'embouchûre de la Riviere des Amazones par le costé le plus près de Para , & eviterent

heureusement les rochers à fleur d'eau qui ferment le passage des vaisseaux en bien des endroits. Cependant ils furent près d'un an sans voir la fin de leur navigation ; il est vray que n'ayant point de guides sur la foy & sur l'experience desquels ils puissent conduire leur route , & d'ailleurs estant portez tantost au Sud , tantost au Nord par la violence des courants , ils n'avançoient pas autant qu'ils auroient fait s'ils eussent connu la navigation de la Riviere ; d'ailleurs Texeira estant obligé de pourvoir à la subsistance de tant de monde qu'il menoit avec luy & voyant que ses vivres di-

minuoient tous les jours con-
siderablement , il falloit qu'il
envoyast de temps en temps
des partis de Canoos pour
en recouvrer & faire des des-
centes ou dans les Isles , ou
en terre ferme.



CHAPITRE XV.

Les difficultez que Texeira trouva en son voyage, provenant tant des siens propres que de la longueur du chemin, & l heureuse descente de ses avancoureurs dans le païs des Quixos, qui est du Gouvernement de Quito.

Nos Voyageurs n'étoient pas encore à la moitié de leur chemin lors que les Indiens se lassèrent

de leur travail ils quitterent les rames & murmurèrent tout haut de ce qu'on les avoit engagez à un voyage si long ; on avoit beau les assurer qu'ils seroient bien tost à la fin , ils demanderent leur congé à Texeira , & voyant qu'il les remettoit de jour en jour , plusieurs tournerent la prouë de leurs Canoos , & s'en retournèrent à Para. Le General vit bien qu'il falloit user en cette occasion de prudence plutost que de force : c'est pourquoy il ne fit point suivre les fuyards , mais il essaya par la voye de la douceur d'en empescher les suites. Il parla donc fort humainement aux Indiens qui

Iuy restoient , & leur dit des choses dont ils furent si touchez , que ceux qui les avoient ouïes les firent passer de Canoos en Canoos , & de bouche en bouche avec toutes ces demonstrations exterieures de satisfaction & de joye , qu'ils ont accoutumé de témoigner dans leurs assemblées ; ils se mirent aussi à crier de tous les Cañoos que Texiera continuast son voyage , & qu'ils ne l'abandonneroient jamais . Le General les ayant remerciez de leur bonne volonté fit faire une distribution d'eau de vie par tous les Canoos , avec assurance qu'ils arriveroient bien tost où ils devoient al-

ler: Non contant d'avoir fait courir ce bruit , il crût que pour affermir les Indiens dans leur resolution , il devoit faire une chose d'éclat ; il fut donc visiter tous les Canoos & en choisit huit des meilleurs qu'il fit charger de vivres , de soldats & de rameurs. Il nomma pour chef de cette Escadre le Colonel Benedito Rodriguez d'Olivera , natif du Brezil ; & l'ayant instruit de ses intentions , le fit partir avec charge de luy envoyer souvent des nouvelles qui fussent agreables aux Indiens. Olivera n'estoit pas un homme ordinaire , il avoit naturellement l'esprit vif & pene-

trant ; & ayant esté nourry toute sa vie avec les Indiens, il avoit si bien étudié leurs actions & leurs visages, qu'ils ne pouvoient si bien déguiser que d'un clin d'œil il ne conneust tout ce qu'ils avoient dans le cœur , ils le regardoient aussi comme un homme qui devinoit les pensées , & comme tel non seulement ils avoient de la veneration pour luy , mais ils le craignoient & luy obeïssoient aveuglément ; après cela il ne faut pas demander si ceux qui étoient dans les huit Canoos qu'il devoit commander furent bien contans de s'en allèr avec luy. Ses gens firent une telle diligen-

ce, tantost avec les rames, tantost avec les voiles, qu'ils surmonterent tous les obstacles qui se presenterent, & surgirent ainsi heureusement le vingt-quatrième Juin mil six cens trente-huit à l'endroit où la riviere de Paganino entre dans celle des Amazones. Il y a un Port près de là qu'on appelle du nom de la Riviere où les Espagnols s'étoient fortifiez & avoient fait un Bourg pour tenir dans la crainte les Quijos qui n'étoient pas encore bien accoutumez au joug.



CHAPITRE XVI.

La descente du General Texeira, & les ordres qu'il donna pour en son absence conserver son Armée.

Si l'impatience de faire leur descente ne les eut point arrêtez en ce lieu-là, & qu'ils eussent vogué encore quelque temps, ils auraient rencontré l'entrée de la riviere Napo dont je parleray cy-après, où ils eussent
I. Part. H

esté mieux receus & bien moins exposez aux pertes & aux incommoditez qu'ils souffrent en ce pays. Le mesme jour de la descente le Colonel Benedito dépêcha un Canoos à son General , pour luy donner avis du succéz de sa Navigation , & du peu de temps dans lequel il pouvoit achever la sienne. Cette nouvelle répandue dans l'Armée donna des forces & du courage , à ceux que la longueur du travail & de la faim avoit épusez ; Texeira usa comme un homme de teste , d'un si bon succéz , il confirma l'assurance de leur prochain débarque-

ment, & suivit Benedito à grandes journées : Les Portugais & les Indiens faisoient leur devoir à l'envy les uns des autres, & pas un jour ne se passoit qu'ils ne crussent que le lendemain seroit le dernier de leur voyage. Enfin ce jour tant désiré parut, & le General Texeira voulant s'acquitter de sa parole, fit mettre pied à terre à tout son monde à l'embouchûre d'une Riviere qui descend dans celle des Amazones par la Province de ces Indiens qui portent les cheveux aussi longs que les femmes. Ce Peuple avoit autrefois bien vécu avec les Espagnols &

H ij

consenti à leur établissement dans leurs terres , mais ayant esté forcez à prendre les armes contre le Capitaine Palaclios à cause du mauvais traitement qu'ils recevoient de ses soldats & l'ayant tué luy mesme dans un combat ils demeurerent irreconcilia- blement ennemis des Castil- lans , le General Portuguais qui n'avoit pas esté averty de cette rupture , voulut faire rafraichir ses troupes dans ce païs-là , parce qu'il le trou- va tres beau tres fertile & tres commode , il planta son camp dans l'angle de terre que formoient les deux ri- vières & l'ayant bien retran-

ché du costé de la plaine il y fit entrer ses Portugais & les Indiens , & leur donna pour Commandant le Capitaine Pierre Dacosta Favotta & le Capitaine Pierre Bajou, ces deux sages & vaillants Officiers rendirent à leur General les dernieres preuves de leur conduite & de leur fidelité. Ils demeurerent onze mois campez en ce lieu avec d'extraordinaires incommoditez , car ils furent souvent obligez d'en venir aux mains avec ces hommes aux longs cheveux pour avoir des vivres , & beaucoup de leurs soldats tomberent malades non seulement pour

la disposition de l'air qui ne pouvoit estre que mauvaise, entre deux rivières, mais pour avoir demeuré un si long-temps comme enfermez dans leur camp.



CHAPITRE XVII.

L'arrivée des Portugais dans Quito, la joie générale, & l'émulation des Portugais & Espagnols sur cette découverte.

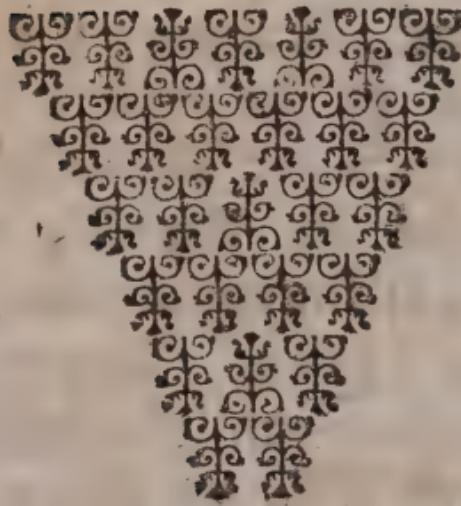
TEXEIRA de son costé s'estoit mis en chemin dans quelque Canoos avec peu de gens, pour aller joindre le Colonel Benedito & ayant receu de ses nouvelles il laissa la barque où la riviere finit & fut à pied le trouver

dans la ville de Quito , où il estoit arrivé quelques jours auparavant. La venue du General Texeiraacheva la joye que tout le monde de Quito tant le Clergé que le Peuple avoient receu d'une découverte si souhaitée de tous. Tous ces Portugais furent receus & carressez des Espagnols avec des sentiments de freres , non seulement pour estre tous sujets d'un mesme Roy , mais pour estre assurez par leur moyen d'une route qu'ils n'avoient encore pû naviger entièrement du costé du Perou , & qu'ils voyoient reconnue depuis la Mer jusqu'aux sources de

de cette fameuse Riviere, les uns se vantoient d'avoir esté les premiers qui avoient navigé ce grand Fleuve depuis la source jusqu'à la Mer; & les autres disoient non seulement qu'ils l'avoient navigé, mais qu'ils l'avoient remonté, découverte entièrement & reconnu tout à fait depuis son embouchûre du costé du Brezil, mais jusqu'à la source la plus proche de Quito. Toutes les Communautez Religieuses de cette Ville en firent une réjoüissance toute particulière pour remercier Dieu de la grace qu'il leur faisoit de les appeller au travail d'une

I. Part. I

vigne qui n'avoit pas encore
esté cultivée , & s'offrirent
tous avec la mesme ferveur
à servir pour la predication
de l'Evangile.



CHAPITRE XVIII.

*R*etour du General Texeira
au Brezil par la Riviere
des Amazones , & la
commission donnée au
Reverend Pere Christo-
phe de Acugna Iesuite ,
pour observer toutes les
particularitez de cette
découverte , & en faire la
relation.

QUITO est un Siege
Royal, où il y a Presi-
dents & Assesseurs, les Offi-
ciers

ciers considerant l'importance de la découverte qu'avoient fait les Portugais , & combien il y alloit de l'intérêt de Dieu & de sa Majesté Catholique de ne pas négliger une affaire de si grande conséquence , ne voulurent pas d'eux même prendre aucune résolution , ils écrivirent au Vice Roy du Perou qui estoit pour lors le Comte de Chinchon ; le Vice Roy ayant mis l'affaire en délibération avec les plus habiles du Conseil de Lima qui est la Cour Souveraine de ce grand Royaume , fit réponse au President de Quito qui estoit le Licentié Dom Alonze de Salazar & luy

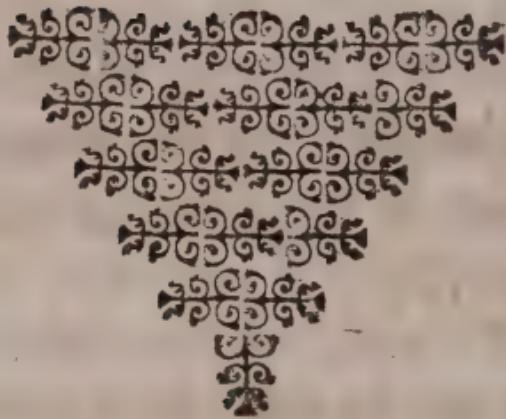
manda par ordre datté du
dix du mois de Novembre
mil six cens trente huit qu'il
renvoyast le General Texeira
à Para avec tout son monde
par le mesme chemin qu'il
estoit venu, & qu'il luy fist
fournir toutes les choses qui
leur estoient necessaires pour
leur voyage ; il luy ordonna
aussi particulierement de
choisir deux Espagnols de
consideration & de faire a-
gréer au General Portugais
qu'ils s'embarquaissent avec
luy , afin qu'ils pussent faire
un rapport fidel de la route
qu'il falloit prendre pour cet-
te longue navigation, & com-
me témoins oculaires & irre-
prochables , ils pussent infor-

mer sa Majesté Catholique de tout ce qui avoit été reconnu & qui pourroit se reconnoistre à leur retour.

Plusieurs affectionnez au service du Roy leur maistre se presenterent pour avoir part à une si grande entreprise, entre autres Dom Vasques de Acugna Chevalier de l'Ordre de Calatrava & Lieutenant du Capitaine General du Vice Roy du Perou & Corregidor de Quito , s'offrit de faire ce voyage. L'amour qu'il avoit pour son Prince luy fit rechercher cette nouvelle occasion de le servir avec la mesme chaleur que depuis plus de cinquante

années & ses ayeuls toute leur vie avoient eû pour de semblables rencontres ; il demanda au Vice-Roy la permission de faire à ses dépens l'armement & l'équipage de cette entreprise sans en pretendre autre interest que ce luy de voir son maistre bien servy. Mais le Vice-Roy ayant besoin de luy après avoir loué son zèle pour son Roy & la grandeur de ses offres , l'obligea de demeurer à la fonction de sa charge ; & pour le gratifier nomma en sa place le Pere Christophe d'Acugna son frere qui non moins generoux que luy, tint à grand bon-heur

de pouvoir par ce moyen servir son Prince en une si importante occasion.



CHAPITRE XIX.

*Depart du Pere d'Acugna;
La route que prirent en-
semble les Espagnols &
Portugais pour remonter
sur la Riviere des Ama-
Zones.*

LE General Portugais estant prest à partir & à commencer son retour à Para par la Riviere des Amazones ; l'Audiance Royale de Quito après avoir sérieusement examiné les

grands avantages qui pouvoient venir que des Religieux de la Compagnie de Jesus fissent ce voyage avec luy , pour remarquer exactement tout ce qui pouvoit meriter d'estre observé dans cette grande Riviere , & pour en porter la Relation en Espagne à sa Majesté Catholique , en donna avis au Provincial des Jesuites qui estoit lors le Pere François de Fuentes . Ce Religieux tenant à grand honneur la confiance que l'on avoit en ceux de sa Maison pour les charges d'une affaire de si grande importance confirmà la nomination qui avoit été faite au

Pere Christophe d'Acugna quoy qu'il fut Recteur du College des Jésuites de Cuence dependant de Quito & luy donna pour compagnon le Pere André Dartieda Professeur en Theologie dans le mesme College. Ces deux Religieux receurent leurs Ordres par des Patentés expediées en la Chancellerie de Quito , portants qu'ils eussent à partir sans delay avec le Capitaine Major Pierre de Texeira & qu'endant arriviez à Para , ils passassent en Espagne pour donner compte au Roy de tout ce qu'ils auroient remarqué en leur voyage. Ces Religieux obeirent incontinent

aux ordres qu'ils avoient reçus & partirent le seizeme de Janvier mil six cens trente neuf pour commencer un voyage qui dura dix mois avant qu'ils fussent arrivez à Para où ils prirent port le douzième Decembre de la même année. En sortant de Quito ils prirent le chemin de ces hautes Montagnes au pied desquelles sont les sources de cette grande Riviere des Amazones qui n'ayant rien dans sa naissance de plus grand que les autres Rivieres, s'augmente & croist si fort dans son cours, qu'elle a quatre-vingts quatre lieues de large dans son emboucheure. Ces Peres se don-

nerent tous les soins & tra-
vaillerent avec toute l'exacti-
tude possible pour remarquer
tout ce qui meritoit d'estre
observé ; ils prirent hauteur
en chaque endroit de la Rivie-
re , où ils le peurent faire ; ils
scèurent les noms de toutes
celles qui y entrent & de tous
les Peuples qui en habitent
les bords. Ils voulurent con-
noître la qualité des terroirs,
la bonté des fruits & de tout
ce qui sert à la vie, la tempe-
rature des climats, & mesme
entrer en commerce avec
ceux du Pays ; en un mot ils
n'oublierent rien de ce qu'ils
crurent devoir faire pour
avoir une parfaite connois-
sance de ces Provinces qu'on

HO LA RIVIERE

n'avoit jamais pû jusqu'alors découvrir entierement. C'est pourquoy ceux qui liront cette Relation sont instantanément priez , par celuy des deux Peres qui se chargea de faire la Relation , d'ajouter foy à tout ce qu'il a écrit , parce que ce qu'il affirme vray est si vray , qu'il peut le faire certifier par plus de trente Espagnols ou Portugais qui estoient au voyage , & qu'il feroit conscience dans une affaire si importante & toute serieuse d'affirmer des choses qui ne seroient pas veritables.



CHAPITRE XX.

Idée generale que le Pere d'Acugna donne de cette Riviere , & les eloges qu'il en fait pour avoir tout vey.

LA fameuse Riviere des Amazones arrouse les plus riches, les plus fertiles, & les plus peuplées terres du Perou , & est sans hyperbole le plus grand & le plus celebre de tous les fleuves du monde , il traverse des Royaumes de plus grande

étendue & enrichit plus de Provinces que le Gange, ce grand fleuve qui arrouse une partie de l'Inde Orientale ; que l'Eufrate qui après avoir couru la Perse vient au travers de la Syrie , se jettter dans la Mer ; que le Nil qui sortant des montagnes de Cuama passe toute l'Afrique & les païs du monde les plus stériles , en fait des Provinces fecondes & delicieuses par le debordement de ses eauës . En un mot la Riviere des Amazones nourrit infiniment plus de peuples , porte les eauës douces bien plus avant dans la Mer que ne font tous ces grands fleuves , quoy que les uns ayent donné leur nom à des

à des Golphes tous entiers ,
& que les autres troublent
la Mer bien avant : Il entre
bien plus de Rivieres dans
le fleuve des Amazones qu'il
n'en entre dans le Gange ,
& si les bords du dernier sont
couverts d'un sable doré ,
ceux du premier sont char-
gez d'un sable d'or pur , &
ses eauës creusant tous les
jours ses rives découvrent
tous les jours les mines d'or
& d'argent qui sont dans les
entrailles des terres qu'elle
arrouse ; enfin c'est un Para-
dis terrestre que les lieux par
lesquels elle passe , & si les
hommes aydoient à la nature
en ce païs-là , comme ils font
ailleurs , tous les rivages de

I. Part.

K

ce grand fleuve seroient des grands jardins perpetuellement remplis de fleurs & de fruits. Elle fait des débordements d'eauës qui rendent fertiles toutes les terres où ils arrivent , non seulement pour une année , mais pour plusieurs. Après toutes les améliorations étrangères ces changements de saisons ne sont point nécessaires aux Provinces voisines de nostre grande Riviere. Elles trouvent tout dans sa proximité , une abondance de poissons dans ses eauës au dessus des desirs , mil animaux différents dans les montagnes voisines , de toutes sortes d'oyseaux s'y voyët dans une

affluence qui n'est pas imaginable , les arbres toujours chargez de fruits , les champs de moissons , & les entrailles de la terre sont des minés precieuses de plusieurs sortes de metaux ; enfin on ne voit parmy ce grand nombre de peuples qui habitent le long de ses bords que des gens bien faits ; adroits , & de beaucoup de genie pour toutes les choses qui leur sont utiles .



CHAPITRE XXI.

*La source de cette Riviere,
& la jaloufie que toutes
les Provinces du Perou
ont.*

Pour entrer dans l'histoire particulière de cette Riviere je commandceray par son origine , & je diray que si l'on a vû autrefois des contestations de jaloufie entre de grandes Villes pour la naissance de plusieurs Heros des siecles passez , il n'y en a pas moins

entre les Provinces du Perou à se dire la mère de cette grande Riviere , parce que la source en a esté jusques à cette heure inconnue , la ville de Lima toute superbe , & toute puissante qu'elle est se vante d'avoir dans ses montagnes de Ganneo & des Cavaliers qui sont de sa juridiction , & à soixante & dix lieues au dessus d'elle , la premiere source de la Riviere des Amazones. Cependant ce n'est point sa source , mais celle d'un autre fleuve qui entre dans l'Amazone ; d'autres soutiennent que la source de cette grande Riviere sort des montagnes de Moëda dans le nouveau Royau-

me de Grenade , & est appellée la riviere Caquetta ; mais ils se trompent encore & confondent les choses , car la Caquetta & les Amazones coulent séparement plus de sept cens lieues , & quand elles s'approchent il semble que la Caquetta se détourne de son cours , & marchant toujours à costé de l'Amazone de bien loin , continuë ainsi sa course jusqu'à ce qu'ayant percé dans la Province des Agnos elle vient donner toutes ses eaux à la grandeur de nostre Riviere . Mais en un mot le Perou en general veut estre l'autheur de ce grand ouvrage de la nature .

Cependant la vérité est que la ville de saint François, vulgairement appellée de Quito, a toute seule la gloire de produire cette merveille de l'un & l'autre monde, à huit lieues de cette Ville on trouve les véritables sources de cette grande Rivière au deça de ces grandes montagnes qui font la séparation du gouvernement de cette Ville, de celuy de la Province de Los Quixos au pied de deux grands rochers, l'une s'appelle Guamana, & l'autre Pulca, éloignées l'une de l'autre de près de deux lieues. Entre ces deux montagnes il y a un grand lac, & au milieu de ce lac on voit une au-

tre montagne qu'un tremblement de terre a arraché de ses racines & y a renversé dedans quoy qu'il soit tres profond & tres - spacieux. C'est de ce lac que sort cette grande Riviere des Amazones à vingts minutres proche la ligne equinoctiale du costé du midy.



CHAPITRE. XXII.

*Le cours de cette Riviere,
sa longueur , sa largeur
differente , & sa pro-
fondeur.*

CETTE Riviere court de l'Occident à l'Orient , ou comme disent les gens de Mer , d'Ouest à Est ; elle côtoye toujours la Ligne Equinoxiale du côté du Midy , & ne s'en éloigne que de deux , trois , quatre , & cinq degrez au plus , en la plus grande de ses sinuositez ,

I. Part.

L

depuis son commencement jusqu'à son emboucheure en la Mer ; elle ne court que mille trois cens cinquante-six lieuës d'Espagne bien comptées , quoy qu'Oreillane luy en aye donné mille huit cens ; elle va toujors en serpentant , & par ses grands détours , comme par autant de bras , elle attire en son canal un grand nombre de rivières , qui viennent tant du côté du Septentrion que du Midy. Sa largeur est differente , elle a une lieuë de large en certains endroits , en d'autres deux , trois , & davantage , en d'autres ne s'étendant pas plus dans une si longue course , com-

me pour ramasser toutes ses eauës & toute son impetuosité à se faire une emboûcheure de quatre-vingts quatre lieuës.

Le plus étroit de cette Rivière est d'un quart de lieuë, ou un peu moins sous la hauteur de deux degrez deux tiers du côté du Sud.

Ce Détroit par une Providence de Dieu est tres propre à bastir une Citadelle pour arrêter toutes les Armées ennemis quelques forces qu'elles fussent qui viendroient de la mer par la grande emboûcheure de ce fleuve ; & si elles descendoient par une riviere qui entre dans celle des Amazones.

L ij

zones appellée Rionegro, en bâtiſſant un fort où cette riviere entre dans celle des Amazones ; on devient si bien maître de ce paſſage, qu'on peut l'empescher à qui que ce soit qui le voudroit entreprendre. Ce Détroit est à trois cens foixante-dix lieuës de l'emboûcheure de nostre Riviere, d'où on peut donner avis en huit jours avec des canoos ou autres bateaux legers avec la voile & la rame, de l'arrivée de tous les vaisseaux , & ainsi se mettre en état de deffendre & fermer le paſſage aux ennemis.

La profondeur de cette Riviere est ſi grande en cer-

tains lieux qu'il ne se trouve point de fonds , depuis son embouchure jusqu'à la riviere appellée Rionegro qui sont près de six cens lieues ; il y a toujours au moins trente & quarante brasses d'eau dans son principal canal. De là en montant la profondeur est diverse , tantôt de vingts , douze & huit brasses. Mais dès son commencement elle en a assez pour les plus grands vaisseaux ; car quoy que le courant soit fort rapide , il ne manque jamais de se lever tous les jours de certains vents Orientaux appellez Brizes qui durent des trois & quatre heures de suite , &

L iij

quelques fois tout le jour ;
qui repoussent les eauës &
les retiennent dans un estat
qui n'est point violent.



CHAPITRE XXIII.

Il y a grand nombre d'Isles dans cette Riviere , & les moyens dont les habitans se servent pour conserver leurs bleds ou racines dans les inondations.

CE TTE grande Riviere est toute peuplée d'Isles de toutes grandeurs & en telle quantité qu'on ne sçau-roit les compter , tant elles sont près les unes des autres ; il y en a de quatre , de cinq ,
L iiiij

de dix & de vingts lieuës ; celle qui est habitée des Toupinambouls & dont nous parlerons cy après , a plus de cent lieuës de tour , il y en a quantité de petites que les habitans des lieux destinent pour semer leurs grains. Mais toutes ces petites & la plûpart des plus grandes sont tous les ans inondées de la riviere , & ces debordements reglez les engrassenent de telle sorte par les limons & les vazes qu'elle traistne , qu'elles ne scauroient jamais devenir steriles , quand elles seroient toutes les années semées des Mays de Yuca où de Magnioca , qui sont les racines dont ceux du païs se

servent de pain, & que la terre leur fournit avec une abondance extraordinaire.

Encore que ces fréquentes inondations semblent porter avec soi de grandes incommoditez, l'Autheur de la nature a enseigné à ces Barbares à s'en servir utilement; avant que les débordements arrivent ils cueillent tout leur Yuca , qui est une racine dont se fait la Cassave , qui est le pain ordinaire en toutes les côtes du Brezil , & de beaucoup d'autres endroits de la Terre-ferme & des Isles de l'Amerique. Ils font des grandes caves dans terre, où ils mettent ces racines & après en avoir bien

boûché l'entrée avec de la terre , ils les y laissent tant que le débordement dure ; c'est un moyen infaillible qu'ils ont pour conserver ces racines de la pouriture où elles seroient sujetes par l'cessive humidité de la terre , & quand les eauës sont écoulées , on foüille ces caves , on retire les racines & les Indiens s'en nourrissent sans trouver qu'elles ayent diminué de leur bonté , & si la nature a bien appris à la fourmy à conserver dans la terre le bled qui doit la nourrir toute l'année , elle a deu encore plûtost apprendre à un Indien quelque barbare qu'il soit à

se conserver de quoy vivre,
puis qu'il est certain que la
Providence Divine a bien
plus de soin des hommes que
des bêtes.



CHAPITRE XXIV.

De quoy les habitans de ces
îles & des bords de
notre Riviere font du
pain & de la boisson ,
& des diverses sortes de
fruits , de racines & de
legumes dont ils se nour-
rissent .

LEs racines de Yuca
dont j'ay déjà parlé ,
servent de pain aux peuples
qui le mangent avec leurs
autres viandes , mais ils en

font un breuvage qui est estimé d'eux tous généralement pour le plus délicieux & le plus excellent du monde ; pour faire le pain ils tirent tout le jus de la racine Yuca , & après la battent & la brayent en sorte qu'elle devient toute en farine & de cette farine ils font de grands tourteaux qu'ils font cuire dans un four , & c'est ce qu'ils appellent Cassave , tout tendre c'est un agréable manger , mais un jour passé il devient si sec qu'il peut se gader plusieurs mois , ils le mettent d'ordinaire au haut de leurs cabanes pour estre plus séchement , & quand

ils en veulent faire du breuvage ils prennent ces tourteaux secs & les détrempent dans de l'eau qu'ils font bouillir à petit feu tant qu'ils le jugent à propos , cette paste cuite ainsi avec l'eau devient une boisson si violante par sa fermentation qu'elle les enyvre comme fait nôtre vin ; ils vsent de ce breuvage dans toutes les assemblées qu'ils font , soit pour enterrer leurs morts , soit pour recevoir leurs hôtes , soit pour celebrer leurs festés , leurs semailles où leurs recoltes ; enfin il n'y a point d'occasions où ils s'assemblent que ce breuvage ne soit l'esprit qui les fait

mouvoir & un charme qui les tient liez ; ils font encore une autre sorte de breuvage avec quantité de fruits sauvages qu'ils ont en abondance , ils les pilent & les mettent dans de l'eau , & cela ainsi meslé acquiert ensuite par la fermentation une telle saveur & une telle force , qu'elle est souvent plus agreable à boire que de la bierre qui est en usage parmy tant de peuples. Ils gardent ces boissons dans de grands vaisseaux de terre comme on en fait en Espagne , où dans d'autres moidres qu'ils font d'un tronc d'arbre creusé , ou dans des corbeilles faites avec des

joncs qu'ils couvrent dedans & dehors d'une espece de gaudron en sorte qu'il ne se perd pas une goutte de ce qu'on met dedans ; ce pain & ce breuvage ne sont pas les seuls vivres qu'ils ont en usage , ils se servent encore de plusieurs sortes de viandes & y joignent le fruit , dont ils ont de plusieurs especes , comme des Bananes , des Ananas , des Gouyaves , des Amos , & des especes de Châtaignes qui sont fort savoureuses & que l'on appelle au Perou Almandras de la Sierra , c'est à dire Amandes de montagnes , & à la vérité elles ont plutôt la figure d'une Châtaigne que d'une

d'une Amande , parce qu'elles sont dans des cocques herissées comme celles de la Châtaigne. Ils ont des Palmes de plusieurs sortes de Coco , des Dattes de fort bon gouſt quoys que sauva- ges , & plusieurs autres es- peces de fruits qui vien- nent ſeulement dans les païs chauds. Ils ont encore plu- sieurs sortes de racines qui font une bonne nouriture , comme Batates, Yuca, Men- fa , que les Portugais appel- lent Machachora , Cajas , qui font comme nos Trufles & autres qui font bons au- tant à rôtir qu'à bouillir & font de tres - bon gouſt au- tant que nourriffantes.

I. Part.

M

CHAPITRE XXV.

*L'abondance extraordinaire
de Poisson ; & qui est le
meilleur de tout.*

LE Poisson est si commun chez eux qu'ils disent un proverbe, qu'il s'offre au plat de luy mesme, & il y en a un si grand nombre dans la Riviere que sans autres filets que leurs mains ils en prennent tout autant qu'ils veulent, mais ce Pege Buey est comme le Roy qui regne sur tous les Poissons.

sous qu'on trouve dans tout le cours du fleuve des Amazones , depuis la source jusqu'à son embouchure. La delicatesse & le bon goust de ce Poisson n'est pas imaginable , personne n'en mange qui ne croye manger de la chair tres excellente & tres bien assaisonnée ; ce Poisson est grand comme un veau d'un an & demy , & en a la teste & les oreilles ; Il a par tout le corps du poil fait comme de la soye de porc blanc , & nage avec deux petits bras. Dessous il à des tetes avec lesquelles il allaitte ses petits , sa peau est fort épaisse & estant bien apprestée c'est un cuir dont

l'on fait des targues assez
fortes pour résister à une
balle de mousquet. Ce poï-
son paist sur les bords de la
Riviere l'herbe , comme si
c'estoit un vray bœuf dont
il tire une si bonne substance
& de si bon gouſt , qu'une
personne qui en mange meſ-
me une petite quantité eſt
mieux nourie & plus fortifi-
fiée que ſi elle mangeoit une
fois autant de mouton ; ce
poïſſon n'a pas la respiration
libre dans l'eauë , c'eſt pour-
quoy il met ſouvent le muſle
dehors pour reprendre ha-
laine & ſe découvre ainsî à
ceux qui le cherchent. Dés
que les Indiens l'aperçoi-
vent ils le suivent à force de

rames dans leurs petits Canoos, & dès qu'il paroist sur l'eau pour respirer , ils luy jettent certains harpons faits de coquilles avec quoy ils l'arrêtent ; l'ayant pris ils le tuent , & le mettent en mediacres morceaux qu'ils font rôtir sur des grils de bois qu'ils appellent Boucan , & ainsi appresté il se conserve sans se gâter plus d'un mois : Ils n'ont pas l'usage de le saler & de le faire secher aprés pour le garder un long- temps , parce qu'ils n'ont pas du sel en quantité & que celuy dont ils se servent pour assaisonner leurs viandes est fort rare chez eux & n'est fait que des cendres

d'une certaine sorte de Palmes, de sorte que c'est plû-tost du salpetre que du sel. Ce Pege-Buey est fort commun dans toutes les Rivieres qui sont le long de la côte de Terre-ferme, est appellé des François Lamantin. Il s'en fait un tres-grand debit dans les Antilles, où les Capitaines de Navires marchands le portent après l'avoir fait pêcher dans les Rivieres par les Indiens, pour des couteaux ou des serpes qu'on leur donne, après quoy les matelots les desossent & les salent pour les conserver, jusques à ce qu'ils en trouvent le debit.

CHAPITRE XXVI.

Les moyens qu'ils ont de conserver du Poisson dans les temps qu'il n'est pas possible de pescher ny de chasser.

ENCORE que nos Indiens ne puissent pas conserver ses viandes boucanées un bien long temps, ils n'en reçoivent neanmoins aucune incommodité, car la nature leur a donné l'industrie d'avoir de la chair fraîche tout leur hyver qui est

le temps des pluyes durant lequel ils ne peuvent ny chasser ny pescher. Pour cela ils choisissent des endroits propres où les inondations ne puissent arriver & y creusent une espece de mare de mediocre profondeur pour conserver beaucoup d'eau qu'ils enferment tout à l'entour d'une palissade de pieux, ils y font couler l'eau & les tiennent toujours pleins tant qu'ils leurs servent de réservoirs pour leurs provisions d'hyver. Dans le temps que les Tortuës viennent pour terrir (c'est le terme) c'est à dire pondre leurs œufs à terre , nos Indiens se vont mettre en embuscade dans les

les lieux où ils sçavent que les Tortuës viennent d'ordinaire terrir , quand ils en voyent un assez grand nombre le long des rivages , ils vont à elles , les renversent sur le dos pour les empêcher de regagner leur retraitte , & quand ils n'en voyent plus qui ne soient prises , ils commencent à loisir à les transporter dans leurs réservoirs ; pour cet effet s'ils sont loin de leurs cabanes ils enfilent toutes ces Tortuës par des trous qu'ils leur font au haut de leurs coquilles avec de grandes cordes & les remettant sur leurs pieds , les remenent ainsi à l'eau & les font suivre

I. Part.

N

leurs Canoos où elles sont attachées, dans lesquels ils se jettent pour regagner leurs maisons ; arrivez chez eux ils les portent dans leurs réservoirs, les délient & les y nourrissent de feuilles & branches d'arbres qu'ils leur jettent ; quand ils veulent ils en tirent, & une de ces Tortuës est capable toute seule de nourrir quelque-temps une grande famille quelque nombreuse qu'elle soit ; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si ces Indiens ne sont jamais réduits à la faim, puis qu'outre la grande quantité de Tortuës, qui se prend pour faire ces provisions, qui monte souvent à

plus de cent pour chaque réservoir, il y a tant à manger à une qu'elle suffit pour plusieurs personnes. Ces Tortues sont aussi larges qu'une rondache à mettre un homme à couvert & leur chair est aussi bonne que celle d'une jeune vache, dans le temps de leurs pontes on trouvera des femelles qui auront jusqu'à deux & trois cens œufs dans le ventre plus gros & mesme aussi bons que ceux de nos poules, il est vray qu'ils sont de plus difficile digestion. Il y a une saison ou elles sont si grasses qu'on peut tirer de chacune une bonne barrique de graisse qui vaut du beurre & qui

N^o ij

estant un peu salée a le meilleur gouſt du monde & ſe conſerve tres-bien, non ſeulement il ſert à frire le poiſſon , mais il eſt auſſi bon pour les ſauces que le meilleur & le plus delicat beurre de vache , de forte que ces Barbares n'ont parmy eux aucune neceſſité de nos comoditez , & prevoient auſſi bien à leurs besoins que l'on peut faire parmy les Nations les plus policiées. Il eſt en-cor à propos de remarquer deux choses à l'égard des Tortuës: La premiere, qu'a-prés qu'elles on fait un trou dans le ſable au delà des bornes des plus hautes marées , elles y font toute leur ponte

en une seule fois & tout de suite , aprés quoy elles couvrent proprement leurs œufs du même sable qu'elles ont osté , en sorte qu'il est impossible à l'œil d'en remarquer l'endroit , ensuite de quoy elles retournent à l'eau à reculons pour oster entièrement la connoissance de leur véritable piste & de leur nid , & ne reviennent à terre que l'année d'après , laissant au Soleil le soin d'éclore leurs œufs par sa chaleur , ce qui arrive toujours en quarante jours ; après quoy on les voit grandes comme un écu percer le sable & gagner la mer à la file & à la maniere des fourmis :

N iiij

L'autre remarque est qu'on les desossent pour les saller & les porter ensuite par toutes les Colonies des Antilles , qui est un negoce où plusieurs Capitaines & Marchands trouvent leur compte.



CHAPITRE XXVII

Comment la nécessité a fait
ces Peuples prudents, &
dans les autres temps la
confiance qu'ils ont en l'a-
bondance de toutes choses
qu'ils ont chez eux.

Ces Indiens de nostre
bien-heureuse Riviere
ont cette prevoyance dont
je viens de parler pour une
aison ou tout semble leur
manquer, mais le temps de
leur hyver estant passé ils ne
craignent plus rien & ont
N. iiiij

toutes choses en abondance ,
de sorte qu'ils ne songent
jamais au lendemain , & ne
croyant pas qu'ils puissent
avoir besoin & nécessité le
jour d'après ils n'y prevoyent
point autrement qu'en se
nourrissant bien & en se ré-
joüissant , pour estre plus dis-
pos & plus forts à chercher
leur vie le jour suivant , ils
ont toutes les facilitez du
monde pour la pesche de
toutes les sortes de poissons
qui sont dans cette Riviere
& en ont d'autant de sortes
que de saisons. Quand les
debordements diminuent &
laissent des lacs dans les
fonds des terres què les eauës
ont inondées , ils se servent

d'une plaisante commodité pour prendre les poissons qui s'arrêtent en ces endroits , avec deux ou trois gros bâtons qu'ils ont aplatis ils frappent l'eau , & à peine le poisson commence à estre étourdy de la force du bruit que l'on fait en frapant qu'il monte tout sur l'eau comme mort & se laisse prendre à la main. Ce n'est pas le bruit mais la qualité du bois qui enivre le poisson , les Galibis qui sont les naturels de Cayene & d'une partie de la Guiane s'en servent & l'appellent Inecou.

Mais la pesche la plus ordinaire qu'ils font en tout temps & en toutes occasions

est avec la fleche qu'ils tirent d'une main de dessus une palette qu'ils tiennent de l'autre, la fleche ayant percé le poisson fait l'office du liége pour faire voir de quel costé tourne le poisson blessé après lequel ils se lancent dans leurs Canoos & empoignant le bout de la fleche ils tirent ce poisson à eux , ils prennent toutes sortes de poissons de cette maniere, & ny petits ny grands ne se peuvent sauver de leurs armes , il s'en trouve d'autant de sortes dans cette Riviere , & tous si excellents que ce seroit perdre du temps d'en faire la description plus ample; il y en a un entre autres

que ceux du païs appellent Paraque , qui ressemble à une grande anguille, ou pour mieux dire a un petit Cougre ; il a une propriété telle que quand il est en vie si une personne le prend avec la main , un froid & un tremblement le prend tel que s'il avoit le froid de la fiévre , & le tremblement cesse instantanément qu'on cesse de le tenir.



CHAPITRE XXVIII.

L'abondance du Gibier qui se trouve dans le voisinage de cette Riviere & les diverses sortes d'animaux qui servent à la nourriture de ces Peuples.

LA Nature pour oster à ces Sauvages le degoust qu'ils pourroient avoir s'ils ne mangeoient que du poisson quelque excellent qu'il fût, & pour satisfaire l'envie qu'ils pourroient avoir de temps à autre , de manger

de la chair , a voulu que la terre leur fust aussi favorable que les eauës , & qu'elle produisit pour la nécessité autant que pour le plaisir de ces Sauvages des animaux de toute sorte d'espece ; mais entre autre , il y en a un qui est appellé Dautas de la grandeur d'une Mule , & qui luy ressemble fort en couleur & en la forme du corps ; il a la chair aussi délicate & d'aussi bon gouft qu'un bouvillon , il est vray qu'elle est un peu fade ; ils ont aussi des Cochons dans les montagnes qui ne sont , ny de l'espece de nos Cochons domestiques , ny de celle des Sangliers , mais

d'une autre espece toute particulière qui a un évent sur les reins comme un nombril ; toutes les Indes occidentales sont peuplées de cette espece d'animaux. La chair en est fort bonne & fort saine , autant pour le moins que celle des Porcs sangliers que nous avons dans nos forests ; il y en a d'autres encore qui ressemblent assez à nos Cochons domestiques ; ils ont aussi des Renados , des Pacas , des Cotias , des Ignanats , des Agotis , & autres animaux qui sont particuliers aux Indiens , & qui sont aussi excellens que les plus delicats de l'Europe ; ils ont des

Perdrix aussi, & des Poules domestiques comme les nôtres, qui leur ont esté apportées du Perou, & qui de l'un à l'autre se sont répanduës par tous les bords de la Riviere des Amazones. Les Lacs qu'ils ont par tout leur nourrissent un grand nombre d'Oyes & d'autres Oiseaux de Riviere. Ce qui est remarquable, est le peu de travail que coûte cette chasse à ceux qui y vont : Nous en avons fait l'experience plusieurs fois dans nostre Camp. Tous les soirs quand nos gens avoient mis pied à terre, & avoient fait faire aux Indiens qui estoient de nos amis, autant de hutes

qu'il nous en faloit pour nos logemens (ce qui emportoit bien du temps) nos gens se separoient , les uns alloient avec leurs chiens chasser vers les montagnes , les autres se mettoient sur la Riviere avec leurs arcs & leurs fléches ; & nous voyions les uns & les autres revenir quelques heures après si chargez de Poisson & de Venaison , que nous en avions tous plus qu'il ne nous en faloit pour tout ce que nous estoions . Cela fut ainsi non pas un jour seul ou deux , mais tous les jours que dura nostre voyage , non pas sans nous donner de l'admiration & nous faire attribuer

buer cette abondance à la Providence puissante & libérale du Seigneur , qui avec cinq pains & un peu de poisson donna à manger à cinq mille personnes.



CHAPITRE XXIX.

L'agreable temperature de l'air dans tout ce païs , ce qui y fait l'hyver , & si la chaleur y est grande estant sous la ligne , & qu'il n'y a qu'une seule incommodité.

TOUT le long de la Riviere & mesme dans toutes les Provinces voisines l'air est si temperé & la disposition du temps si reglée , qu'il n'y a jamais de chaleur qui abate , ny de froid qui

fatigue, ny de varieté de fai-
sons facheuse encore qu'il y
aye tous les ans une espece
d'hyver, il ne vient pas nean-
moins du different cours
des planetes ny de l'eloigne-
ment du Soleil, car il s'y leve
& se couche toujours a une
mesme heure. Il n'y a que
les inondations qui y causent
plus d'incommodeitez à cause
des grandes humiditez qu'el-
les laissent sur la terre, &
d'ailleurs que couvrant les
campagnes elles empêchent
que pendant plusieurs mois
on ne puisse faire les semail-
les & y recueillir les fruits de
la terre. Par ces inondations
on distingue dans tout le
Perou l'hyver du printemps,

O ij

on appelle tout le temps que la terre ne produit point de fruits , l'hyver , & le printemps , la saison que l'on emploie à semer & à recüeillir non seulement les Mays qui est le grain le plus important , mais toutes les autres semences que la terre produit , ou d'elle mesme , ou pour le travail de l'homme . Ces inondations arrivent deux fois l'an dans toute la longueur de la Riviere .

Nous avons remarqué que ceux qui habitent plus proche des montagnes de Quito souffrent plus de chaleur que les autres qui sont en venant à la mer le long de nostre riviere , & la raison est

que d'ordinaire il vient des Brises ou vents qui viennent du costé de la mer du Nord qui durent des deux , trois , & quatre heures le jour & quelquesfois plus , rafraichissent extremement l'air & apportent de grands soulagesments à tous ces Peuples qui sont moins éloignez de la mer.

Il faut dire cependant que la chaleur la plus grande même dans les montagnes ne l'est pas plus qu'à Panama & à Cartagene , parce que quelque grande qu'elle soit elle est par tout moderée par de petits vents qui soufflent tous les jours & qui non seulement rendent l'air com-

mode & suportable aux habitans , mais encore ont la propriété de deffendre de la corruption tous les vivres & toutes les munitions , j'en ay fait moy mesme l'experience sur le pain à chanter que nous portions avec nous que j'ay trouvé au bout de cinq mois & demy que nous estions sortis de Quito aussi frais que s'il eust été nouvellement fait ; cela nous estonna d'autant plus mon compagnon & moy qu'ayant été en presque toutes les parties du nouveau monde , nous avons vu que le pain & les autres choses de moindre substance se corrompoient en fort peu de temps.

Aussi quoy que toute cette longueur de païs soit si voisine de la ligne Equinoctiale, le Soleil ny est point nuisible neanmoins , ny mesme le serain de la nuit bien qu'il soit fort grand. J'en suis un bon témoin , car j'ay d'ordinaire passé pendant tout nostre voyage , les nuits entieres a l'air sans qu'il m'aye jamais donné le moindre mal de teste ny la plus petite fluxion , & cependant par tout ailleurs un seul rayon de la Lune me causoit de grandes incommoditez , il est vray que dés le commencement de nostre voyage tous ceux qui venoient des païs froids eurent presque tous la fiévre ,

mais avec trois ou quatre saignées ils en furent tous gueris, on ne sent ny on ne reconnoist point d'air corrompu le long de cette Riviere comme il est presque en tous les autres lieux découverts du Perou, dans lesquels on a vû des hommes demeurer en un moment entrepris de tous leurs membres par des rhumatismes violents qui ne provenoient que d'une subite corruption d'humeur & qui degeneroient aux uns en une paralysie incurable & accabloient la vie des autres, en un mot sans les chaleurs qui sont insupportables en la pluspart des lieux habitez du Perou,

le

le païs de la Riviere des Amazones se pourroit nommer sans exageration un Paradis terrestre.



CHAPITRE XXX.

*La beaute de ce pais là, &
la quantité de simples,
d'arbrisseaux, & d'ar-
bres medecinaux.*

CETTE douce tempe-
rature fait que tous les
bords de nostre Riviere sont
couverts de mil sortes de
beaux arbres, & que la ver-
dure s'y conservant perpe-
tuellement par la fraîcheur
de l'air, mil payssages se pre-
senterent a nos yeux tou-
jours plus beaux & plus dif-
férants comme à l'envy les

uns des autres , & nous firent avouer que l'art avoit encore beaucoup à apprendre de la nature quand elle se montre si excellente & si rare. La terre est fort basse presque par tous les bords de nostre Riviere , mais elle s'éleve en s'en éloignant peu à peu par des petites collines qui aboutissent à de belles plaines toutes chargées de fleurs sans un seul arbre ; au de-là l'on voit de beaux valons tous couverts d'herbes par la fraîcheur des ruisseaux qui y coulent , & qui y conservent la verdure.

Au de-là de toute cette étendue de païs on voit des colines s'élever les unes sur

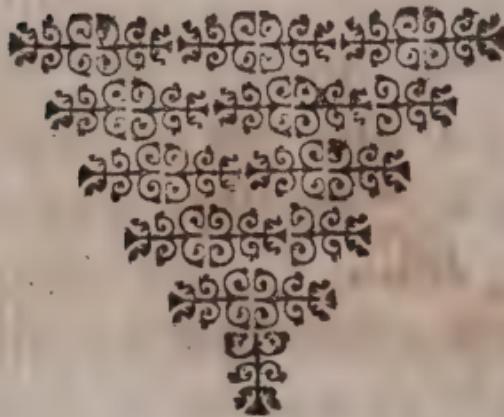
P ij

les autres , & faire ces hautes montagnes qui regnent d'un bout à l'autre du Perrou sous le nom de Cordelieres , comme qui diroit des colines plantées au cordeau.

Il y a quantité de bocages qui produisent toutes sortes de simples , dont les Indiens sçavent bien se servir pour la guerison de leurs maladies ; Il y croist des Cassiers qui portent la meilleure Casse de toutes les Indes ; on y trouve d'excellente Salsepareille , des Gommes & des Resines tres bonnes pour les maux , & une prodigieuse quantité de miel que les abeilles sauvages font de tous les côtes . si abondam-

mēt qu'on ne le peut épuiser, & qui est aussi bon à manger qu'il est excellent pour la composition de plusieurs remedes : Les mouches à miel font aussi de la cire qui est noire, mais qui ne laisse pas d'estre aussi fort bonne, & de brûler aussi bien que la blanche & la jaune. Il y a aussi des arbres que ceux du païs appellent Audiroüas , dont il coule une huile qui est merveilleuse pour guerir les playes ; l'on y voit encore l'arbre appellé le Copayba , qui passe le meilleur baume d'Orient ; enfin il y croist mil especes differentes d'herbes & d'arbrisseaux qui ont des vertus extraordinaires,

sans parler de celles qui ne sont pas encore connuës qui pourroient former un nouveau Dioscoride & un second Pline ; & il seroit bien difficile de donner la connoissance de toutes les proprietez de tant de differens simples.



CHAPITRE XXXI.

La quantité d'arbres qui croissent en ce païs, des Cedres & autres especes propres à bâtir des vaisseaux ; & la prévoyance de la nature à fournir tout ce qui y est nécessaire à la réserve du fer.

LE s arbres qui croissent le long de la Riviere sont sans nombre , & d'une grosseur & hauteur surprenante ; j'ay mesuré un Cedre qui avoit trente palmes
P iiiij

de tour , les Aubes sont presque tous ainsi , & sont excellents pour les bâtimens de mer & de terre : Ce sont pour la plûpart des Cedres , des Coibos , de Palohierro , & Palo Colorado , & plu- sieurs autres semblables qui sont connus dans le païs , & qui ne sont pas plûtost cou- pez qu'on s'en peut servir feurement , & les vaisseaux qui en sont faits peuvent estre mis à l'eau dès qu'ils sontachevez. L'on n'a aucun besoin des choses de nostre Europe pour en construire sur les lieux , si ce n'est du fer pour forger des cloux & les autres pieces de ferrurie ne- cessaires au bâtimenit des vais-

feaux grands & petits. Tout le reste se trouve abondamment dans le païs , les Habitans font des cables d'écorces d'arbres ; ils ont de la poix & du bray aussi bons que ceux d'Europe , & l'huile n'y manque pas pour la rendre ferme & solide , ou pour temperer sa dureté , soit celle que l'on tire du poisson , soit celle que l'on tire des arbres ; ils font de l'étoupe si bonne qu'ils appellent Ambira , que l'on ne sçauroit en employer de meilleure pour calfater les vaisseaux , & pour la mesche des mousquets : Le cotton leur fournit abondamment de quoy faire des voiles ; aussi est-ce

de toutes leurs graines menuës celle qui vient le mieux dans leurs champs: & après tout il y a un si grand nombre de Peuple , que l'on en peut tirer autant d'Ouvriers & de Matelots que l'on voudra pour bâtir , & pour armer autant de Gallions que l'on en mettra sur les chantiers.



CHAPITRE XXXII.

*Quatre choses qui abondent
sur les bords de cette
Riviere capables d'enri-
chir de grands Royau-
mes.*

IL y a quatre choses le long de cette Riviere , qui estant bien cultivées sont capables d'enrichir plusieurs Royaumes ; la premiere est le bois à bâtir dont il s'en trouve de couleur rare & particulière , comme le bel Ebeine ; & du bois

commun il y en a une si grande quantité qui merite bien le transport , que quelque grande que soit celle qu'on en pourroit tirer , on n'en pourroit jamais épuiser le païs.

La seconde chose est le Cacao qui sert à la composition du Chocolatte ; les bords de cette Riviere en sont tous couverts , & pendant nostre voyage nos gens ne couperent jamais presque que de ces arbres pour faire les huttes de camp. Cet arbre est tres estimé pour son fruit par toute la nouvelle Espagne , & par tout ailleurs où l'on scait ce que c'est que le

Chocolatte. Chaque pied de cet arbre vaut huit reaux d'argent de revenu tous faits faits ; & l'on peut bien juger qu'il n'est pas besoin d'un grand travail pour cultiver ces arbres le long de cette Riviere, puisque la nature sans culture & sans aide de l'art, leur fait porter du fruit en si grande abondance.

La troisième est le Tabac, dont il y a une prodigieuse quantité le long de cette Riviere, ce qui est fort estimé parmy tous les Habitans ; de sorte que s'il étoit élevée avec le soin que demande cette plante, ce seroit le meilleur tabac du

monde ; parce qu'au juge-
ment de ceux qui s'y con-
noissent , on ne peut pas de-
sirer un terroir & une tem-
perature d'air meilleure pour
ces sortes de choses que ceux
de nostre Riviere.

La plus considerable &
pour laquelle à mon avis
on devroit faire des établis-
semens fermes & solides le
long de cette Riviere est le
Sucre ; c'est la quatrième
chose , mais le trafic en est
bien plus noble , le profit
bien plus seur & bien plus
grand pour un Royaume
que des autres ; * & présente-

* Nota. Au temps que cette navigation s'est faite , les Hollandois qui estoient en guerre avec les Espagnols , avoient conquis & occupoient presque tout le Brezil , la compagnie Hollandoise des VVest Indes y ayant alors pour General de ses troupes par mer & par terre le Prince Maurice de Nassau .

ment que la guerre allumée entre nous & les Hollandois doit nous donner de l'émulation pour nous faire trouver chez nous les choses que nos ennemis nous apportent de leurs terres du Brésil , nous devrions nous hâter de nous établir dans ce païs , & élever les moulins & autres machines nécessaires pour le sucre ; il ne faudroit pour cela ny beaucoup de temps , ny beaucoup de peine , ny beaucoup de dépense , ce que l'on craint plus aujourd'huy . La terre est la plus propre pour les Cannes qu'il y en aye dans tout le continent du Brésil ; & c'est une chose

que nous pouvons assurer pour avoir vu & connu toutes ces Provinces. Le terroir des bords de nostre Riviere est par tout une terre blanche & grasse , telle que ceux qui se donnent à la culture de ces plantes peuvent la souhaiter , qui devient tellement fertile & abondante par les inondations de la Riviere qui durent peu de jours , & qui engraissent la terre , qu'il ya plus à craindre du trop que du peu. Ce ne sera pas une chose nouvelle de faire venir des Cannes de sucre dans ce païs , parce que tout du long de ce grand fleuve depuis

puis la source jusqu'à son emboucheure nous en trouvâmes par tout qui sembloient nous donner des montres de l'abondance dont elles peuvent multiplier toutes les fois qu'on voudra s'appliquer à cette culture , & à faire des moulins à sucre ; ce qui se fera à peu de frais toutes les fois que l'on voudroit , non seulement parce qu'il y a toutes sortes de bois & en grand nombre , comme j'ay déjà dit , mais encore parce que les eaux y sont aussi favorables , & en aussi grande quantité qu'on le peut souhaiter. Il n'y a rien qui y manque que le cuivre , au-

L. Part.



quel besoin nous pouvons suppléer en le tirant de chez nous pour y envoyer, dans l'assurance d'en recevoir un profit considérable.



CHAPITRE XXXIII.

*Plusieurs autres marchan-
dises utiles pour le tra-
fic , qui se trouvent en
ce pais.*

OUTRE ces quatre sortes de biens qui se peuvent tirer de ces terres découvertes , capables d'enrichir tout un monde , il y en a encore beaucoup d'autres , quoy que moins rares , qui ne laisseront pas d'apporter un profit considerable au Royaume , comme est le co-

Q ij

ton qui y vient abondam-
ment, le Rocou qui sert aux
Teinturiers pour faire la bel-
le Ecarlatte si estimée par
toutes les Nations qui ont
commerce avec nous, la
Casse & la Sarspareille: on
y fait aussi des huiles pour
guérir les blessures, qui é-
galent les meilleurs baumes;
on y trouve des Gommes &
des Resines d'un odeur ad-
mirable, & un certain ar-
brisseau nommé Pita, dont
on tire le meilleur fil du
monde, & dont la terre
produit une infinité, & mil
autres choses dont le besoin
& l'utilité se découvrent
chaque jour.

CHAPITRE XXXIV.

Que plusieurs montagnes de ce païs doivent estre des mines d'or & d'argent, par des raisons convaincantes.

JE ne parle point du nombre des mines d'or & d'argent qui sont découvertes dans les terres conquises, ny celles que l'on y découvrira avec le temps; mais je me trope fort dans mon jugement, ou je crois que l'on en trouvera bien d'autres en ce

païs, qui seront plus riches que toutes celles du Perou, quand on y voudroit comprendre la fameuse montagne de Potossi.

Je ne le dis pas sans fondement, ny par le seul dessein de faire valoir cette grande Riviere, je le dis avec raison & avec experiance, parce que j'ay vu beaucoup d'or aux Indiens que nous rencontrâmes en descendant le long de la Riviere, qui nous donnerent des connoissances certaines qu'il y avoit grand nombre de mines d'or & d'argent dans leur païs. Cette grande Riviere reçoit toutes les eauës de toutes les plus riches terres de l'Ame-

rique. Du côté du Sud viennent à elles ces riches rivieres qui ont leurs sources les unes autour du Potossi , les autres au pied de Guanico qui est une montagne proche la ville de Lima ; d'autres descendent de Cusco , d'autres de Cuença & de Gibaros , qui est la terre la plus riche en or qui soit en tout ce qui a été découvert jusqu'aujoud'hui ; de sorte que de ce côté-là , tout autant de rivieres , de sources , de petites fontaines , & de ruisseaux qui courent à la Mer en l'espace de six cens lieuës qu'il y a depuis le Potossi jusqu'à Quito , tous rendent hommage à la Riviere

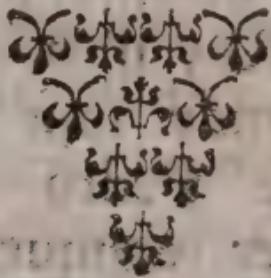
des Amazones , & luy payent des tributs d'or , comme font aussi tous les autres qui descendent du nouveau Royaume de Grenade , qui n'est pas moins riche en or que toutes les autres Provinces du Perou ; & puisque cette Riviere est la grande route & le principal chemin pour passer aux lieux où sont les plus grandes richesses du Perou , on peut bien assurer qu'elle est la souveraine maistresse de toutes ; de plus si ce lac doré a tout l'or que le bruit commun luy donne , si les Amazones sont habitantes des plus riches montagnes du monde , comme plusieurs

sieurs l'affurent pour l'avoir vu , si les Tocantins sont si abondants en pierres precieuses & en or , comme quelques François qui ont passé dans leur païs l'affurent ; si les Omagnas avec la reputation de leurs grandes richesses ont esté capables de jeter un jour tout le Perou dans la sedition , & obliger par force le Vice-Roy d'envoyer une grosse armée sous la conduite de Pedro d'Orsua pour aller conquerir leur païs ; tout cela est enfermé de nostre Riviere des Amazones : Le Lac doré , les Amazones , les Tocantins , & les Omagnas sont

I. Part.

R

sur les bords , comme l'on verra cy-après ; & finalement c'est celle qui semble estre de la main du Dieu depositaire des immenses tresors , que la Providence divine a reservez pour enrichir le plus grand , le plus vaillant , & le plus heureux Roy qui soit sur la terre .



CHAPITRE XXXV.

*La prodigieuse étenduë des
païs qui sont le long de
nostre Riviere.*

C E T T E grande étenduë de païs qui se trouve le long des bords de nôtre grande Riviere vaut un Empire qui peut avoir quatre mille lieuës de circuit , & je ne pense pas m'écarter beaucoup , parce que si elle a de longueur mil trois cens cinquante six lieuës mesurées avec exactitude , & sur la supputation d'Oreillane qui R. ij

fut le premier qui l'a découverte & couruë mil huit cens lieuës. Si chaque riviere qui du côté du Nord ou du Midy entre dans la nostre , vient de plus de deux cens lieuës loin , & en beaucoup d'endroits plus de quatre cens lieuës sans approcher d'aucune terre peuplée des Espagnols de quelque côté que ce soit , ne se rencontrant depuis nostre Riviere que des Nations differentes , des Peuples qui ne sont pas encore connus , il faut bien tomber d'accord que cet Empire aura plus de quatre cens lieuës pour le moins dans le plus étroit de sa largeur ; ce qui fait avec les

mil trois cens cinquante six lieuës de longueur de mon compte , ou mil huit cens lieuës sur les supputations d'Oreillane , fort peu moins de quatre mil lieuës de circuit par les regles de la Cosmographie & de l'Arithemétique.



CHAPITRE XXXVI.

Le grand nombre de Peuples qui vivent dans ces Provinces , au nombre de plus de cent cinquante.

TO U T le nouveau Monde (il y a lieu de l'appeller ainsi) est peuplé de Barbares répandus en différentes Provinces , & qui font autant de Nations diverses ; il y en a plus de cent cinquante dont je puis parler assurément ; je les

nommeray par leurs noms ,
& remarqueray la situation
de leurs terres pour en avoir
vû une partie , & la con-
noissance des autres par des
Indiens qui avoient esté
chez eux. La diversité de
leurs langues fait la diffé-
rence de ces Nations , qui
sont autant étenduës & au-
tant peuplées d'Habitans ,
que toutes celles que nous
ayons pû voir le long de
nostre voyage. Le païs est
si peuplé que les habita-
tions sont près les unes des
autres ; & non seulement
cela se trouve dans l'étendue
d'une mesme Nation , mais
par tout ; de sorte que les
dernieres peuplades d'une

R iiiij

Nation sont si proches & si voisines de celles d'une autre , que l'on entend couper le bois du dernier bourg d'une Nation dans plusieurs peuplades de l'autre . Cette proximité si grande ne fait pas davantage pour les tenir en paix , au contraire ils sont toujours en guerre continuelle , & journellement ils s'entretuënt & se font esclaves les uns les autres : c'est le malheur ordinaire des grandes multitudes , & sans cela il n'y auroit pas assez de terrain pour les contenir ; ils paroissent vaillants & déterminez entr'eux , néanmoins nous n'en avons point vû dans tout nostre voyage

qui tinssent ferme contre nos Soldats , & tous ces Barbares n'ont jamais eü la hardiesse de se mettre en défense , ne se sont servy que de celle que ces plus grands lâches , ces plus épouvantez ont toujours embrassé , qui est de fuir ce qui leur est fort facile , pour ce qu'ils vont sur l'eau dans de certains petits bâtimens si légers , qu'ils abordent à terre viste comme un éclair , & les prenant sur leurs épaules ils vont se retirer vers quelque lac dont la Rivière en fait quantité , où remettant leurs petits vaisseaux à l'eau ils se jettent dedans , & se moquent de leurs ennemis .

-mis quels qu'ils soient, parce qu'ils n'en peuvent pas faire de mesme avec quelque sorte de vaisseaux qu'ils pourroient avoir.



CHAPITRE XXXVII.

Les armes dont se servent ces Peuples pour attaquer, & pour se défendre.

TO U T E S leurs armes cōsistent en des javelaines de mediocre longueur, & en des dards faits de bois bien durs, & qu'ils travaillent en pointe si aiguë, qu'ils ne manquent jamais de percer un homme de part en part, tant ils les lancent avec adresse : Ils ont encore une

autre sorte d'armes nommées Estolicas, ausquels les Soldats du grand Inca Roy du Perou estoient fort adroits ; c'est un bâton d'une toise de long , & de trois doigts de large applany en table, à un bout d'un côté on y fiche un os fait en dent à quoy ils arrestent une flèche de six pieds de long , dont la pointe est pareillement armée d'un os, ou d'un morceau de bois bien dur qu'ils ont taillé en forme de barbillon ; de sorte que atteignant quelqu'un elle demeure fichée où elle frape & pend tout de sa longueur ; ils la prennent de la main droite avec quoy ils tien-

nent l'Estolique par le bout d'enbas , & fichant la fleche dans cet os qui est au bout d'en haut ils la lancent avec tant de force & tant de justece , qu'ils ne manquent jamais leur coup de cinquante pas. Ces armes leur servent à la guerre , à la chasse , & à la pêche principalement , de sorte que quelque sorte de poisson que ce soit qu'ils peuvent appercevoir dans l'eau , quelque caché qu'il soit ils le lancent ; & ce qui est plus admirable est qu'avec ces armes ils enclouënt les Tortuës , lors qu'après avoir fuy dans les eauës pour n'estre pas apperçeuës , elles viennent à leyer la teste hors

de l'eau pour respirer , comme c'est leur ordinaire de faire ainsi de temps en temps , & en fort peu d'espace de temps ; ils leur tiennent cette fleche dont ils leur traversent le col , qui est le seul endroit par où elles peuvent estre frapées , pour n'estre point couvert d'écaille : Pour armes de defenses ils se servent de rondaches qu'ils font de cannes de roseaux fenduës par la moitié , & dont ils font une tissure si propre & si serrée les unes avec les autres , qu'encore qu'elles soient bien plus legeres , elles ne sont pas moins fortes que les autres qu'ils font du cuir du

poisson Peguebey , dont j'ay déjà parlé. Quelques-unes de ces Nations se servent d'arcs & de fleches seulement , qui sont des armes estimées entre toutes les autres pour la force & pour la vitesse dont elles frapent. Il y a abondance d'herbes venimeuses dans le païs dont quelques unes de ces Nations font un poison si vif , que leurs fleches en étant frottées ne blessent jamais au sang qu'elles n'ôtent la vie de mesme temps.



CHAPITRE XXXVIII.

Leur maniere de vivre ensemble , de faire leurs commerces , & de faire des batteaux pour leur commerce.

Tous les Peuples qui vivent aux bords de nostre grande Riviere vivent ensemble en de grandes peuplades , & tout leur commerce & trafic s'y fait par eau comme à Venise ou à Mexique , dans de petites barques qu'ils nomment Canoos;

noos ; ils les font de bois de Cedres , & la Providence divine leur en pourvoit si abondamment , que sans qu'ils ayent la peine ny de les aller couper , ny de les tirer de la montagne , ils leur sont envoyez avec les courants de la Riviere , qui pour supléer aux besoins de ces Peuples , leur arrache des plus hautes montagnes du Perou des Cedres , & les leur apporte au pied de leurs maisons , où ils peuvent en choisir chacun celuy qui luy est plus propre. Mais la merveille c'est que parmy un si grand nombre d'Indiens , dont il n'y en a pas un qui n'ait besoin pour le

I. Part.

S

service de sa famille d'un ou de deux de ces troncs d'arbres , pour faire un ou deux Canoos comme ils en ont en effet tous , il n'y en a pas un à qui il en coûte davantage que d'aller jusqu'au bord de la Riviere , & d'attacher une corde au premier arbre qui flotte , & le mener jusqu'au devant de sa case , où l'arrestant jusqu'à ce que le fleuve se soit retiré , aussitôt qu'il est à sec ils s'appliquent d'une égale industrie à le creuser , & à en faire un Canoos tel qu'ils en ont besoin.

CHAPITRE XXXIX.

Les outils qu'ils ont pour couper ou fendre le bois, pour le polir & faire les meubles de maisons.

TOUS les outils qu'ils ont, ou pour faire leurs Canoos, ou pour bâtir leurs maisons, & avoir le reste qui leur est nécessaire sont des coignées & des haches, qui ne sont pas forgées par d'excellents Maîtres des forges, mais que la nécessité (une excellente Sijj

Maîtresse) leur a forgé dans l'imagination. Elle leur a enseigné à couper l'écaille de la Tortuë la plus dure qui est celle de dessous l'estomach ; ils la coupent par feüilles d'une palme de large , & un peu moins d'épaisseur : Après l'avoir sechée à la fumée & affilée sur une pierre , ils la fichent dans un manche de bois , & se servent de cet outil comme de la meilleure coignée , pour couper tout ce qui leur vient en fantaisie , mais avec un peu plus de peine. Ils font leurs haches de la même matière , & y ajoutent un bout qui est une machoire de Peguebey , qu'il semble

que la nature aye fait exprés pour servir à cet usage , avec ces instrumens ils finissent aussi parfaitement tous leurs ouvrages , non seulement leurs Canoos , mais encore leurs tables , leurs armoires , leurs sieges , & leurs autres meubles , que s'ils avoient les meilleurs outils de menuiserie qu'il y aye parmy nous . Entre ces Nations il y en a quelques unes qui font des coignées de pierres qu'ils affilent à force de bras , & qui sont bien plus fortes que celles de Tortuës ; de sorte qu'avec moins de crainte de les rompre , & bien plus promptement ils coupent quelque gros arbre qu'ils

veuleut abbattre. Leurs ciseaux , rabots , & vilbrequins dont nous nous servons pour les ouvrages les plus delicats de la menuiserie , & dans lesquels ils travaillent exellement , consistent en des dents de sanglier , cornes d'animaux qu'ils entent dans des manches de bois , & s'en servent aussi bien que nous pourrions faire des meilleurs d'acier.

Toutes ces Provinces produisent presque tout le coton , les unes plus les autres moins , mais tous ne s'en servent pas pour se vêtir , au contraire la plûpart vont tous nuds , tant hommes que

femmes , & n'ont non plus de honte de se montrer ainsi qu'on auroit pû en avoir dans l'estat de la premiere innocence.



CHAPITRE XL.

*La Religion de ces Peuples,
& la creance qu'ils ont
en leurs Idoles ; discours
d'un Cacique sur ce su-
jet.*

LA Religion de tous ces Gentils est presque tou-te semblable , ils adorent tous des Idoles qu'ils fabriquent de leurs mains ; aux uns ils attribuënt & donnent l'authorité de presider sur les eauës , & luy mettent pour marque de sa puissance un

un poisson à la main ; ils en élisent d'autres pour les faire les maîtres de leurs semailles , d'autres sont choisis pour leur inspirer du courage dans leurs batailles. Ils disent que ces Dieux sont descendus du Ciel exprés pour demeurer avec eux , & leur faire du bien ; ils ne marquent par aucune cérémonie leur adoration envers ces idoles , au contraire il semble qu'ils les ayent oubliéz incontinent qu'ils les ont faits , & les portant dans un étuy , ils les laisséz sans s'en souvenir tant qu'ils n'en ont point de besoin : de cette manière si tost qu'il faut marcher pour aller à la

guerre , ils élèvent à la prouë de leurs Canoos l'idole en qui ils ont mis les esperances de leur victoire . Quand ils vont à la pesche de mesme , ils se saisissent de celuy sur lequel ils ont étably la domination des eauës ; neanmoins ils n'ont point tant de foy dans les uns ny dans les autres qu'ils ne reconnoissent nettement qu'il peut y avoir un Dieu plus grand & plus puissant que ceux là . Je fais ce jugement sur ce qui se passa entre nous & un de ces Barbares , qui ne nous montra rien de barbare dans toute sa conversation : Ce Sauvage avoit ouy parler à nos gens de la toute-puise-

sance de Dieu, & considerant ce qu'il avoit vu de ses propres yeux, que nostre armée avoit navigé cette grande Riviere à mont son cours, & après avoir traversé tant de Nations différentes & si belliqueuses, s'en revenant sans avoir receu aucun dommage ny aucun empeschement de pas une ; il crût que cela ne pouvoit estre sans le secours & la puissance du Dieu qui nous conduisoit : Sur cette imagination il nous vint trouver & nous témoignant un grand trouble d'esprit & une extraordinaire inquietude , il nous dit que pour tout le bon traitemment qu'il nous

T ij

avoit fait , il ne nous demandoit autre recompense que de luy laisser un de nos Dieux , puis qu'ils estoient si puissants & si bons , afin qu'ils le prissent en sa protection luy & ses vassaux , qu'il les fist vivre en paix & en santé , & leur accordast aussi tost ce dont ils avoient besoin pour leur conservation. On ne manqua pas de luy promettre tout ce qu'il demandoit , & pour une marque certaine il voulut arborer dans son village l'étendart de la Croix. C'est une coutume que les Portugais ont introduite par tous les lieux où il y a des Idolatres ; je ne scay s'ils

le font par un véritable
zele comme la chose semble
le témoigner , mais il y a
bien de l'apparence qu'ils
n'élevent le signe sacré de
la Croix que pour estre un
specieux pretexte , de faire
des esclaves de ces pauvres
Indiens qu'ils vont enlever
jusques dans leurs villages ,
pour s'en servir & pour les
vendre ; ce qui nous don-
na une extrême compas-
sion pour des Peuples do-
ciles , que la douceur atti-
reroit plus aisément à la
connoissance du vray Dieu,
que toute la rigueur qu'on
peut exercer contre eux. Il
n'y a rien de plus vray , cōme

T iii

j'ay déjà dit, que les Portugais ayant esté bien receus & bien traittez par ces bons & charitables Indiens , ils leur laissent le signe de la Croix pour tout le payement de leur hospitalité , & l'élevent au lieu le plus éminent de leurs habitations ; ils leur commandent de garder cette sainte marque avec tant de soin qu'elle ne soit jamais gâtée ; neanmoins il arrive par les injures du temps ou que la Croix tombe ou qu'elle se deffait , ou peut-estre que quelques - uns de ces Indiens comme Idolatres n'en faisant point de cas , malicieusement la mettent

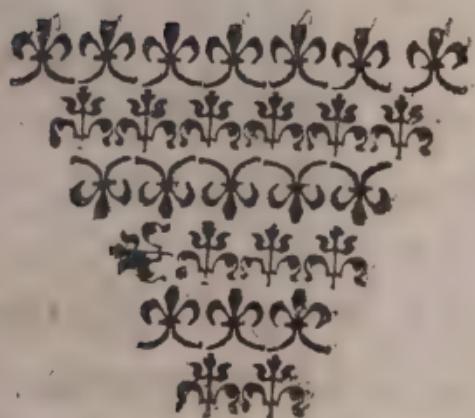
en pieces ; & quand cela arrive les Portugais n' manquent jamais de les condamner tous comme coupables de la prophanation de la Croix , & comme tels les declarent esclaves perpetuels , non seulement eux mais tous leurs enfans , & les enfans de leurs enfans . Ce fut cette raison seule qui m' obligea de deffendre aux Portugais de laisser de Croix parmy ces Peuples , & d' ailleurs ne voulant pas que ce Cacique qui nous avoit demandé un Dieu , crût que ce morceau de bois fust nostre Dieu , & eust le pouvoir & la divi-

T iiiij.

nité de celuy qui nous avoit sauvé sur la Croix , de peur de le faire tomber dans l'idolatrie ; je le consolay le mieux que je pûs , & luy dis que le Dieu que nous adorions seroit toujors avec luy , qu'il luy demandast tous ses besoins , qu'il eust une entiere confiance en luy , & qu'il luy feroit un jour la grace de l'attirer à la connoissance de la vraye Religion. On voit bien par-là que cet Indien ne croyoit pas que ses Idoles fussent de puissants Dieux , puis qu'il estoit tout prest de les abandonner pour en ado-

DES AMAZONES. 215

rer un plus grand, si nous eussions voulu luy en donner.



CHAPITRE XLI.

Deux autres discours de deux Caciques , qui font voir les lumières d'esprit de ces Peuples.

UN autre Barbare nous fit bien connoistre qu'il n'avoit pas d'autres sentiments que ce premier ; cet Indien plus éclairé , mais plus malicieux que l'autre , ne reconnoissant aucune puissance ny aucune divinité en ses Idoles , se fairoit passer luy-mesme pour

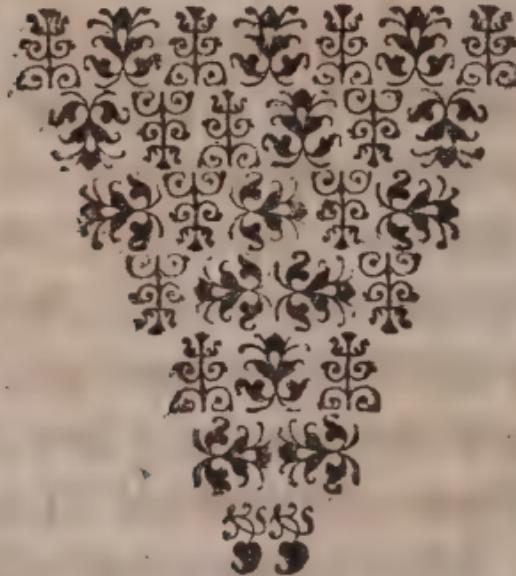
le Dieu de tout son païs.
Nous apprîmes ces nouvelles quelques lieuës avant que d'arriver à son habitation ; nous luy envoyâmes dire que nous luy appor-tions nouvelles du vray Dieu plus puissant que luy, & que nous le prions qu'il nous attendist de pied ferme , il le fit , & à peine eûmes-nous mis pied à terre aux rivages de son païs , que curieux de sçavoir des nou-velles du Dieu dont nous luy avions fait parler , il vint luy-mesme pour les sçavoir ; je luy parlay long-temps pour luy faire entendre qui estoit Dieu ; mais parce qu'il vouloit voir le Dieu que je

luy preschois de ses pro^és
pres yeux, il demeura dans
son aveuglement, & me dit
que c'estoit luy qui estoit
Dieu fils du Soleil, jurant
qu'il alloit toutes les nuits
en esprit dans le Ciel don-
ner les ordres pour le jour
suivant, & regler le gou-
vernement general du mon-
de, telle estoit l'insolence
& l'orgueil de ce Barbare.

Un autre nous montra
qu'il estoit bien plus raison-
nable, car s'estant informé
de luy pourquoy ses com-
pagnons s'estant retirez dans
les montagnes à la venuë de
nostre flotte, luy seul avec
quelques uns de ses parens
estoit venu au devant de

nous sans craindre de se mettre entre nos mains ; il me répondit qu'il avoit considéré que des hommes qui avoient une fois monté à mont la Riviere malgré tant d'ennemis , & qui s'en revenoient tout de mesme sans aucune perte , ne pouvoient estre moins que les Seigneurs de cette grande Riviere , qui reviendroient plusieurs fois pour la soumettre , & la peupler de nouveaux Habitans ; & que cela devant estre ainsi il ne vouloit pas vivre toujours dans la crainte & trembler dans sa maison , mais qu'il aimoit bien mieux venir à eux de bonne heure , & de bon gré recon-

noistre pour ses Maistres
& pour ses amis , ceux que
les autres seroient un jour
constraints par force de re-
cevoir & de servir. Voila
un discours de bon presage ,
& que Dieu permettra que
nous voyons un jour réussir.



CHAPITRE XLII.

La veneration qu'ils ont pour leurs Sorciers, & les ceremonies de leurs funerailles.

RE PRENONS le fil de nostre Histoire, & retournons aux coutumes de nos Indiens ; c'est une chose à remarquer que l'estime & le respect que toutes ces Nations portent à certains Sorciers qu'ils ont entr'eux ; & ce n'est pas tant pour l'amour qu'ils leur portent, que pour l'apprehension dans

laquelle ils vivent toujours du mal qu'ils leur peuvent faire : Il y a une maison destinée pour ces Sorciers, en laquelle ils font l'exercice de leurs superstitions, & parlent au Demon (ce qui leur est une chose fort ordinaire) dans ce lieu qui ne sert qu'à cela. Ils tiennent encore avec une espece de veneration , comme si c'étoit des reliques des Saints, tous les ossemens de leurs Sorciers qui meurent , & après les avoir tous mis ensemble ils les tiennent pendus en l'air dans les mesmes lits de cotton , dans lesquels ces Sorciers couchoient étant en vie : Ce sont eux qui

qui sont leurs Maistres, leurs Predicateurs, leurs Conseillers, & leurs Conducteurs ; ils accourent à eux dans leurs doutes afin d'en avoir la resolution, ils y vont mesme dans leurs plus grandes coleres, pour tirer d'eux des herbes venimeuses pour se vanger de leurs ennemis.

Pour les enterremens de leurs morts ils usent de differentes ceremonies entre eux mesmes, parce que les uns les gardent dans leurs propres maisons, pour avoir toujours devant leurs yeux & en toutes occasions la memoire de la mort presente ; & certainement s'ils le

faisoient à cette intention, je crois qu'ils tiendroient les restes de leurs morts en meilleur ordre ; les autres brûlent les cadavres dans de grandes fosses, & avec eux tout ce qu'ils ont possédé durant leur vie ; mais en un mot tant les uns que les autres celebrent leurs funérailles durant plusieurs jours dans des pleurs continuelles, qu'ils n'interrompent que pour se mettre à boire jusqu'aux derniers excez de l'yvrognerie.



CHAPITRE XLIII.

La disposition du corps , la qualité de l'esprit , & la dexterité de ces Peuples , leurs mœurs & leurs inclinations.

ON peut dire qu'en général tous ces Peuples-là sont bien faits , ils ont un air agreeable , & sont d'une couleur bien moins olmastre que ceux du Bresil ; ils ont bien de l'esprit , & une merveilleuse adresse

V ij

pour toutes les armes de la main ; leur conversation est douce & paisible , & leurs inclinations fort bonnes : Nous le reconnûmes assez en tous ceux avec qui nous eûmes quelque commerce ; car ils eurent d'abord si bonne opinion de nous , qu'ils ne firent pas la moindre difficulté de nous confier leurs vies & leurs biens ; ils demeurerent long temps avec nous sans soupçon & sans défiance , & mangèrent & bûrent avec les nostres sans jamais témoigner qu'ils apprehendaient rien ; ils nous donnerent même leurs cases pour nous loger , & plusieurs familles

se retirerent ensemble dans une ou deux cases de leurs habitations pour nous laisser les autres. Les Indiens que nous avions avec nous leur firent mille insolences & mille insultes, sans qu'il nous fust possible de les empêcher; mais ils les souffrirent sans se plaindre, & n'en témoignèrent pas même aucun ressentiment. Tout cela joint au peu d'attachement qu'ils témoignent avoir pour leurs Idoles, donnent de grandes espérances que si le bonheur nous arrive de leur présenter la doctrine de l'Evangile, & la connoissance

ce du vray Dieu du Ciel
& de la terre , il ne sera
pas difficile d'en faire de
bons Chrétiens.









RARE BOOK
COLLECTION



THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA
AT
CHAPEL HILL

FLATOW
F2546
.A18
t.2

